RER/79/001/PPI/14

PROJET REGIONAL EUROPEEN PNUD/OIT EN FAVEUR
DES MIGRANTS DE LA DEUXIEME GENERATION

PROJET PILOTE DE FORMATION
D'ANIMATEURS-FORMATEURS MIGRANTS
POUR DES ACTIONS DE PREFORMATION

DOSSIER SUR LA SITUATION DES MIGRANTS DE LA DEUXIEME GENERATION

(préparé pour le stage de formation
à réaliser au Centre de l'OIT à Turin
du 19 septembre 1983 au 3 octobre 1983)

Bureau international du Travail
Septembre 1983

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS

Le présent dossier est appelé à remplir une fonction précise : fournir aux participants au stage du Centre de l'OIT à Turin des éléments de base concernant la situation des jeunes d'origine étrangère spécialement dans les pays où ces participants résident (Belgique, France, Suisse), afin qu'ils puissent mieux organiser leur travail - tant individuel que de groupe - lors de ce stage.

En effet, le stage du Centre de l'OIT à Turin est organisé de façon à ce que les stagiaires aient un rôle actif lors de la présentation des thèmes de discussion et au sein des groupes de travail.

En tant que première étape d'une formation qui sera poursuivie dans le pays de résidence et d'emploi du stagiaire, ce stage au Centre de l'OIT à Turin vise surtout à :

(i) faire le point avec les participants sur la situation des jeunes migrants, et à

(ii) faire prendre conscience aux stagiaires de leurs potentialités comme futurs animateurs-formateurs migrants.

Dans ce contexte, l'intervention directe des stagiaires relève non seulement d'un choix de pédagogie active, mais découle aussi de l'objectif même du projet-pilote de formation d'animateurs-formateurs migrants, à savoir former des jeunes migrants ayant les qualifications appropriées comme formateurs, afin qu'ils jouent un rôle actif par rapport à leur propre groupe.

Nous tenons à remercier vivement Mme Rosita FIBBI, de l'Université de Genève, qui a organisé ce dossier en qualité de consultante du Bureau international du Travail.

C. Castro-Almeida,
Projet régional européen
en faveur des migrants
de la deuxième génération.

Mode d'emploi

1. Lisez ce dossier en sachant qu'il vous apporte d'utiles éléments d'analyse, mais en sachant aussi et surtout que vous pouvez y apporter, de votre côté, toute la richesse de votre propre expérience de vie.

2. Lisez-le avec attention, certes; mais avec une "attention rêveuse", en laissant s'exprimer toute réaction, idée, sentiment que le texte vous inspire.

3. Changez le texte si vous en ressentez l'envie ou le besoin (structure, analyse, etc.) : il a été écrit comme un prétexte pour que vous puissiez le réécrire vous-même (ne serait-ce qu'en le complétant par le récit de votre vécu).

4. Notez aussi toute idée de solution nouvelle qui vous viendrait à l'esprit à la lecture de ce texte, y compris des solutions ou des projets qui pourraient paraître à première vue moins réalisables. Dans le cadre de ce stage, il est plus important de découvrir par soi-même sa propre capacité créative, que de vouloir tout de suite accorder son imagination avec la réalité.

5. Ce stage servant aussi à confronter différentes situations nationales (vous aurez à travailler avec des stagiaires venus de différents pays), n'hésitez pas à raconter votre propre expérience : elle intéressera certainement les autres participants. En outre, vous aurez ainsi vous-même la possibilité de découvrir à quel point votre vécu est partagé par d'autres jeunes dans d'autres pays.

6. Le travail pendant le stage sera largement réalisé en groupe : considérez que le groupe n'est pas une simple somme d'individus, mais quelque chose de vivant, qui a besoin de ce que vous lui apportez pour vous apporter à son tour de nouvelles découvertes.

7. Pendant le stage, des personnes viendront présenter certains thèmes de discussion. Nous avons tenu à ce qu'ils connaissent à fond ce dont ils parlent; ce sont des spécialistes. Mais vous possédez souvent une connaissance directe, vécue, des questions abordées. Un dialogue est alors à créer, au cours duquel les connaissances des uns et des autres gagneront à se compléter mutuellement.

8. Si vous n'aimez pas trop vous exprimer par écrit, vous pouvez utiliser, pour parler de votre propre expérience, par exemple des cassettes. Dans ce cas, amenez la (ou les) cassette(s) que vous aurez enrégistrée(s) avec vous au stage.

Nom	: Djamel
Age	: 20 ans
Adresse	: Argenteuil
Nationalité	: IMMIGRE

(Dossier sur la situation
des migrants de la deuxième génération)

Rosita FIBBI,
Chercheur FNRS
(Faculté de Psychologie
et des Sciences de l'Education,
Université de Genève.)

I.- INTRODUCTION

1.- Quatre millions et demi de jeunes d'origine étrangère en Europe

A partir des années 50, les pays européens industrialisés ont eu besoin pour leur développement économique d'augmenter rapidement le nombre des travailleurs disponibles sur le marché de l'emploi.

Ils ont fait appel à une main-d'oeuvre immigrée provenant des régions moins développées, généralement limitrophes, du bassin méditerranéen. Il s'agissait le plus souvent de travailleurs adultes, de sexe masculin, émigrant seuls pour quelques années et ayant comme but premier un rapide retour dans leur pays d'origine. Les pays d'immigration leur octroyaient un statut précaire sur le plan juridique comme sur le plan économique. En effet les immigrés étaient appellés à occuper avant tout les postes délaissés par les nationaux : travaux pénibles, à faible qualification, aux salaires relativement bas. Ils étaient occupés dans des secteurs de l'économie fortement exposés aux crises conjoncturelles - bâtiment, par exemple - et, plus récemment, structurelles - secteur houillier, textile, horloger et dernièrement mécanique.

Pendant les années 60 et 70, on constate aux côtés de ce premier noyau une présence accrue de femmes : ayant souvent consolidé leur position, les immigrés pouvaient se faire rejoindre par leurs familles.

En France, il y a désormais environ 40 % de femmes et 60 % d'hommes parmi les étrangers.

En Suisse, cette proportion est de 46 % de femmes et 54 % d'hommes.

Malgré l'application depuis 1973-74 de mesures restrictives limitant fortement l'entrée de travailleurs immigrés dans pratiquement tous les pays d'Europe, la population étrangère continue d'augmenter. Cela résulte d'une part du regroupement familial, toujours possible malgré ces restrictions, et d'autre part des naissances d'origine étrangère.

En 1977 :

1 nouveau-né sur 4 en Suisse
1 nouveau-né sur 6 en Belgique
1 nouveau-né sur 8 en France
était étranger.

On remarque que plus de 60 % des jeunes de nationalité étrangère résidant en Europe sont nés dans le pays d'immigration de leurs parents.

Cette natalité d'origine étrangère - en général nettement plus élevée que celle de la population nationale - contribue largement au rajeunissement de la population des pays industrialisés. La présence des jeunes d'origine étrangère constitue ainsi un facteur de rééquilibre des classes d'âge, dans des pays marqués en général par un fort vieillissement de la population nationale.

2.- 2 immigrés sur 5 sont des jeunes

Regardons de plus près le cas des trois pays d'emploi qui nous intéressent : la Belgique, la France et la Suisse. La proportion de jeunes parmi la population étrangère est très élevée, se situant autour de 40 %.

En Belgique (1978),
la population étrangère totale est de 850.000 personnes,
dont 50 % de jeunes (424.000)

	jeunes au-dessous de 25 ans	adultes au-dessus de 25 ans	jeunes/ adultes %
Italiens	146.423	140.580	51,0
Français	43.717	63.342	40,8
Marocains	58.842	27.146	68,4

En France (1975),
la population étrangère totale est de 3.443.000 personnes,
dont 39 % de jeunes (1.338.000)

	jeunes au-dessous de 25 ans	adultes au-dessus de 25 ans	jeunes/ adultes %
Maghrébins	494.685	615.765	44,6
Portugais	368.895	390.030	48,6
Espagnols	179.420	318.060	36,1
Italiens	139.535	323.405	30,2

En Suisse,
la population étrangère totale est de 898.000 personnes,
dont 38,5% de jeunes (344.000)

	jeunes au-dessous de 25 ans	adultes au-dessus de 25 ans	jeunes/ adultes %
Italiens	180.000	262.700	40,7
Espagnols	34.700	61.400	36,1

Par ailleurs, on sait que la proportion de jeunes âgés de moins de 25 ans est plus forte à l'intérieur de la population étrangère que parmi la population nationale : par exemple,
50 % de jeunes de moins de 25 ans parmi les étrangers établis en Belgique, contre
37 % de jeunes des mêmes groupes d'âge parmi la population belge.

Compte tenu des tendances actuelles,
il est prévu que dans 15-20 ans,
1/3 de la jeunesse en Europe de l'Ouest et du Nord sera d'origine étrangère.

L'immigration aujourd'hui est constituée par une large partie de jeunes nés ou ayant vécu dans les pays d'emploi de leurs parents.
Leur présence contribue au rajeunissement de la population dans ces pays.
La place qui est faite aux jeunes d'origine étrangère sur les plans scolaire, professionnel, social et culturel correspond-elle à l'importance de leur impact sur la structure démographique des pays où ils vivent ?

Aux stagiaires

Ce que vous venez de lire a certainement suscité en vous des réactions, éveillé des souvenirs de votre expérience personnelle, ou d'expériences qui auraient été vécues dans votre entourage... Il vous est dès lors suggéré de compléter, diversifier, enrichir en somme ces pages du dossier, en racontant ici vos propres expériences :

II.- L'ECOLE : UN PARCOURS ACCIDENTE

De plus en plus de jeunes étrangers fréquentent les écoles des pays d'emploi.

> Par exemple, dans le Nord de la France,
> 6 % seulement des jeunes étrangers ont fait toutes leurs écoles dans leur pays d'origine, tandis que
> 55 % les ont accomplies en France et
> 39 % dans les deux pays.

De précaires conditions de vie, sur le plan matériel et social, rendent la différence entre monde scolaire et monde familial plus prononcée pour les jeunes étrangers que pour les nationaux. Ils habitent des quartiers souvent périphériques ou dégradés, dans des logements exigus qui obligent les familles, parfois nombreuses, à la promiscuité; leurs parents faiblement scolarisés dans le pays d'origine, aux prises eux-mêmes avec des problèmes d'intégration, n'arrivent pas à suivre les enfants sur les plans scolaire et social. A ceci s'ajoutent la dualité entre langue scolaire et langue maternelle et les problèmes qu'elle pose tant au niveau de l'acquisition des langues que de l'intégration dans le pays de résidence.

1.- Quelques succès

Malgré ces difficultés, quelques-uns réussissent, sur la base souvent d'efforts plus ardus que ceux que doivent fournir les enfants du pays, à passer avec succès les diverses barrières de l'école. Celle-ci joue alors un rôle favorable comme facteur de démocratisation et d'égalisation.

Amar

Un immigré 1er en français !

Ma scolarité. Ma scolarité, je l'ai passée dans la plus grosse partie à l'école Voltaire à Nanterre. Disons que j'étais très motivé au niveau travail scolaire, puisque j'étais encore une fois l'aîné, responsabilisé et tout. Bon. Il fallait donc que je travaille. Que je réussisse. J'étais bon élève. Vis-à-vis de la communauté scolaire, de la part de certains profs, je sentais énormément de racisme. Je me rappelle de mon prof de gymnastique qui était alcoolique ! Il nous faisait courir dans la cour en nous disant : « Allez, trottez les Mustapha ! »

A l'école je fréquentais les immigrés. On était pas mal en retrait par rapport aux autres. C'était un réflexe de défense. Et c'est à partir de la 6e que les chances de tout le monde ont commencé à se réduire. Il m'est arrivé une fois d'être le premier en français. Le prof s'est écrié à la classe : « Vous vous rendez compte ! un immigré premier de la classe ! » Et pourquoi pas un immigré premier en français ! C'est là que j'ai commencé à prendre conscience.

Clemente.

Clemente a quinze ans. Elle est arrivée en France à douze ans. Après une bonne année de classe d'initiation, et un CM2, elle s'est mise au niveau des études secondaires en France : « Je travaillais bien, les professeurs étaient gentils. Mes parents ne peuvent pas m'aider pour l'école : ils savent très peu parler français et ils ne l'écrivent pratiquement pas. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un pour m'aider. Je ne le cherche pas non plus. De nature, je suis un peu timide, mais ça va. Au premier trimestre, j'étais deuxième et au tableau d'honneur. Je voudrais continuer mes études. Mon père est maçon. Il gagne pas mal. Je crois que je pourrai faire ce que je veux comme métier, si je suis assez intelligente pour réussir. J'aimerais faire un métier dans le dessin, ou aller dans une école où on apprend à être professeur. Ça me plairait d'être professeur de français au Portugal, mais le Bac me fait peur.

2.- Beaucoup d'échecs

Mais pour la grande majorité l'école est un facteur de sélection, voire d'exclusion sociale et culturelle.

Dans l'Académie de Nice (France), à la fin de la scolarité primaire :

50 % des élèves étrangers sont orientés vers des filières moins qualifiantes par rapport au programme normal, alors que la proportion n'est que de
10 % pour les élèves français.

Les élèves d'origine étrangère sont donc confrontés à des difficultés majeures lors des toutes premières années d'école. Ils ont déjà cumulé un retard scolaire de deux à trois ans qu'il leur sera pratiquement impossible de rattraper.

Badia

« Mes souvenirs d'école sont très mauvais. J'étais au début dans une classe de quarante élèves; on était comme des parias : quand pour une élève ça ne marchait pas, on la mettait au fond de la classe pour ne plus y faire attention ». Toute sa scolarité a été pénible : « J'étais pas bonne en français, j'avais zéro, et on me mettait dans un coin, sous prétexte de caractérielle ou n'importe quoi ». Elle n'a pas redoublé, mais de la sixième 3, on la fait passer en classe d'adaptation où elle reste deux ans, puis en première année de CAP d'aide-soignante, où elle demeure trois mois, puis en CAP de sténo-dactylo, qui l'ennuie, où elle fait sept mois : « Je n'ai jamais fait vraiment d'études, et je ne connaissais rien. On m'a mise dans des classes au hasard, parce qu' « ils » disaient que je savais bien parler et que j'avais du raisonnement, mais en vérité, j'étais incapable de suivre, je ne connaissais rien aux maths, j'étais mauvaise en français écrit, j'étais incapable d'écrire bien. Je pense que j'étais dyslexique, mais personne ne s'est occupé de ça et ça a complètement faussé mes études, ça m'a bloquée énormément. »

Elle a échoué au CEP et elle quitte la classe à seize ans, n'ayant aucun diplôme. Elle parle de sa déception, lorsqu'elle s'est rendu compte qu'elle ne ferait pas d'études : « Ça m'a vraiment fait un drôle d'effet, moi je ne voulais pas me mettre au travail, je ne voulais pas gagner ma vie encore, c'est les études que je voulais. Les études, au moins, ça vous apporte quelque chose, si j'avais pu j'aurais bien repris, même à partir de la onzième, je me suis rendu compte que c'est les premières années d'école qui comptent le plus. »

Il y a pour les jeunes d'origine étrangère un risque de déclassement, c'est-à-dire de passage - souvent irréversible - d'une classe à programme d'enseignement normal vers une classe à programme d'enseignement spécial.

En Suisse,
les enfants étrangers constituent :
16 % des élèves de l'école obligatoire, mais ils sont
25 % dans l'enseignement spécial.

Or, l'enseignement spécial est souvent une voie de garage, ne menant en fait à rien d'autre qu'à un emploi sous-qualifié ou au chômage.

Elena

A l'école, qu'est-ce que j'ai appris ? J'ai appris à parler. J'ai appris, c'était quoi 1, 2. J'ai appris à compter : 2, 3, 4. Pas de grands chiffres. J'ai appris les couleurs. J'ai appris à savoir lire. C'est tout.

Et à savoir me débrouiller un petit peu.

En tout cas, ça ne s'arrangeait pas : d'année en année, je descendais, je descendais... Maintenant, ce n'est pas trop tard, mais c'est limite. A dix-sept ans : pour rattraper tout ça ! ... C'est dur, hein ! Avec le niveau S.E.S., qu'est-ce qu'on peut faire ? ... On peut faire des trucs où il ne faut pas trop compter, pas trop calculer, pas trop écrire : manutentionnaire... laveur de carreau... quoi encore ? balayeur:.. faire le ménage... ranger des trucs dans les rayons.

Si l'on regarde ce qui se passe au niveau de l'enseignement secondaire, l'on constate que les enfants d'origine étrangère sont nombreux dans les filières courtes débouchant rarement sur une véritable qualification.

En France,
sur 100 élèves de l'enseignement secondaire, il y a :

	Français	Etrangers
filières courtes	40	64
filières longues	60	36

En Suisse,
dans le second degré de l'école obligatoire :

14 % des enfants sont étrangers, mais on en retrouve
17 % dans les sections les plus dévalorisées

En Belgique,
dans l'enseignement secondaire inférieur :

17 % des enfants sont étrangers; ils se répartissent à raison de :

28 % dans l'enseignement professionnel,
21 % dans l'enseignement technique,
11 % dans l'enseignement général.

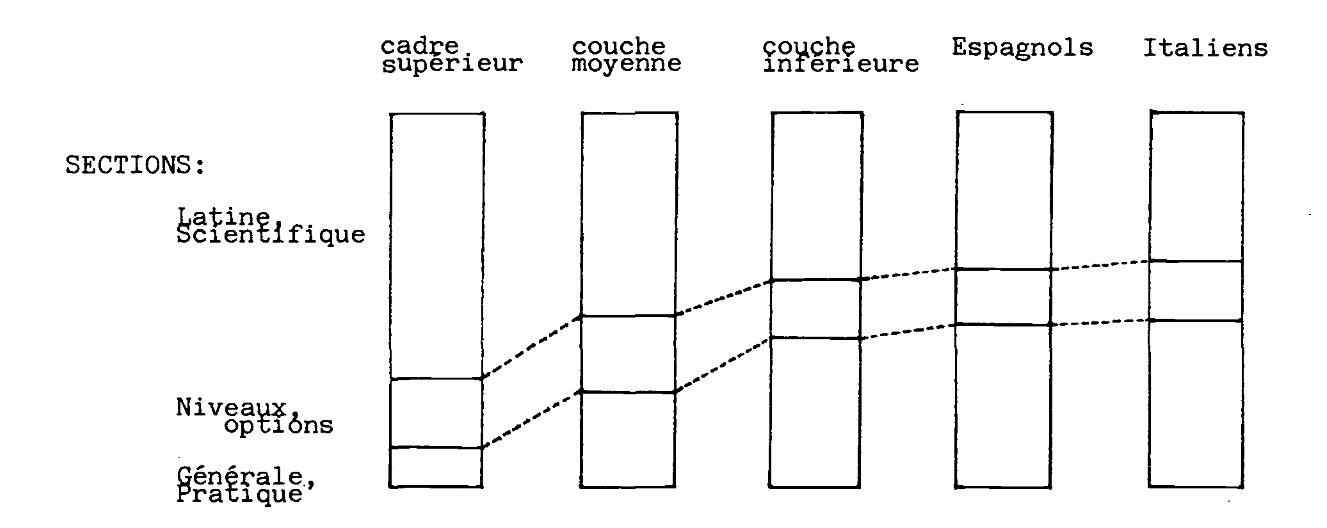
Une dernière statistique qui parle d'elle-même :

En France,
au sortir de l'école obligatoire,
1 élève étranger sur 5 ne sait ni lire ni écrire.

3.- Un "sort" partagé

La fréquentation des filières scolaires les moins qualifiantes est un "sort" que les jeunes étrangers partagent avec une partie de leurs homologues nationaux.

A Genève (Suisse), par exemple, les élèves dans les diverses sections du Cycle d'Orientation (le secondaire inférieur) se répartissent ainsi :



Manifestement, le décalage le plus important existe entre les enfants issus des couches supèrieure et moyenne et les enfants des couches inférieures, auxquelles appartiennent les enfants espagnols et italiens.

A la fin de l'école obligatoire, on constate que l'école a pour une large part reproduit les inégalités sociales entre les élèves préexistantes à la scolarisation.

Cependant, les enfants d'origine étrangère se trouvent doublement handicapés face à l'école du pays d'emploi, à cause à la fois de leur appartenance sociale et de leur différence culturelle et linguistique.

4.- Mais des problèmes spécifiques

En effet, les enfants d'origine étrangère sont confrontés à deux difficultés spécifiques :

a) l'apprentissage de la langue du pays d'emploi, le français en l'occurence. Or, apprendre une langue veut notamment dire :
- savoir maîtriser les règles de fonctionnement grammaticales et phonétiques,
- savoir s'en servir comme instrument de communication dans différentes situations d'échange avec les amis, l'instituteur, les représentants de l'administration, etc...

La maîtrise des règles de fonctionnement s'acquiert essentiellement à l'école; au bout de quelques années les enfants d'origine étrangère arrivés à l'âge scolaire ne se distinguent plus de leurs compatriotes nés dans les pays d'emploi. Les difficultés sont les mêmes pour les enfants de toutes les nationalités. La variable fondamentale est, par conséquent, la durée de séjour (dans le pays d'accueil) et non pas l'appartenance à telle ou telle culture d'origine.

En revanche, l'apprentissage de la communication dépend largement du type et de la continuité des contacts avec la population nationale : les jeunes d'origine étrangère connaissent ainsi une "spécialisation" entre les langues : celle (ou celles) qui sert dans le cadre familial et celle utilisée dans les rapports avec le monde extérieur.

90 % de jeunes Espagnols en <u>Suisse</u>,
parlent en espagnol (ou une langue régionale)
avec leurs parents, alors que :
50 % utilisent le français
avec leurs frères, soeurs, amis.

Les deux langues renvoient à des mondes différents, qui se mélangent toutefois dans la vie et la journée d'une même personne. Cette dualité, si elle n'est pas bien maîtrisée, peut avoir une influence négative sur l'apprentissage de la langue d'accueil, celle qui détermine largement les possibilités effectives d'insertion sociale.

b) <u>la méfiance, voire la résistance de l'école face à la différence culturelle dont sont porteurs les jeunes d'origine étrangère</u>.

L'école étant conçue dans une perspective essentiellement uniculturelle, tend à valoriser la culture "nationale", présentée comme égale pour toutes les couches sociales. Elle résiste en général aussi bien aux différences exprimées par des groupes particuliers à l'intérieur du pays que, plus vivement encore, aux différences exprimées par des groupes non-nationaux, immigrés notamment. Dans ce contexte, les jeunes d'origine étrangère ont beaucoup de peine à tirer le meilleur profit d'un enseignement qui non seulement ne tient pas compte de leur propre culture, mais semble parfois être en opposition aux valeurs culturelles vécues par ces jeunes dans leur milieu familial.

Certes, des expériences pédagogiques interculturelles existent et tendent aujourd'hui à se développer; mais ces efforts de valorisation et de respect de la "culture étrangère" semblent encore par trop éparses, surtout si l'on tient compte des besoins.

Il est dès lors tout à fait compréhensible qu'à la fin de la scolarité obligatoire un pourcentage réduit de jeunes s'engage dans la poursuite d'études plus poussées.

> Parmi les jeunes de 18 ans de Zurich (Suisse),
> 1 Italien sur 10 contre
> 1 Suisse sur 5 poursuit ses études dans le système scolaire officiel au-delà de la scolarité obligatoire.
>
> Parmi un groupe de jeunes étrangers entre 18 et 21 ans interviewés dans la région lyonnaise (France), seulement :
> 16 % des jeunes étaient parvenus à poursuivre des études secondaires, voire supérieures, alors que
> 42 % avaient acquis une formation non qualifiante et
> 40 % sortaient de l'école sans formation professionnelle ni formation générale poussée.

Pour la majorité des jeunes d'origine étrangère la fin de l'école obligatoire signifie une entrée dans la vie active dans les conditions les plus défavorables (retard, échecs, sans diplômes, etc.).

Les enfants d'origine étrangère, plus encore que leurs homologues nationaux de même couche sociale, subissent en plein la sélection scolaire. Ils échouent nombreux dans les filières courtes de formation, ce qui ne manque pas de peser lourdement sur leurs futures possibilités de formation professionnelle et d'insertion sociale et professionnelle.

Aux stagiaires

Ce que vous venez de lire a certainement suscité en vous des réactions, éveillé des souvenirs de votre expérience personnelle, ou d'expériences qui auraient été vécues dans votre entourage... Il vous est dès lors suggéré de compléter, diversifier, enrichir en somme ces pages du dossier, en racontant ici vos propres expériences :



III- YUSUF : "TOUT SAUF LE MEME TRAVAIL QUE MON PAPA !" (*)

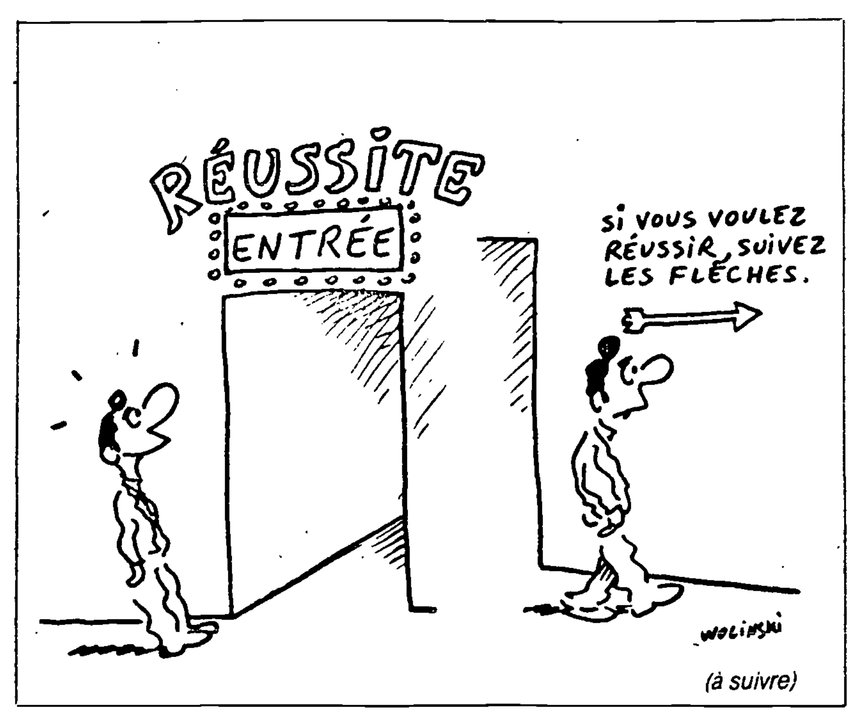
Les jeunes d'origine étrangère paraissent le plus souvent très motivés à l'entrée du système de formation professionnelle, leur objectif étant de se donner les moyens d'une meilleure insertion dans la vie active que leurs parents : un travail moins pénible, plus stable et mieux rémunéré.

Les étapes à franchir ne vont pas sans poser de problèmes : orientation vers un métier, accès à la formation correspondante, recherche d'une place d'apprentissage, si la formation a lieu dans une entreprise, etc..

1.- Des aspirations...

L'orientation est le moment de la confrontation entre les aspirations du jeune, le réalisme dicté par les résultats scolaires, d'une part, et les places disponibles, d'autre part.

Beaucoup de jeunes rêvent de devenir docteurs, ingénieurs, combien en auront la possibilité ?



* (CHARLOT, 1978)

"Les enfants d'étrangers ont des ambitions extrêmement élevées en ce qui concerne leur future profession :

44,5 % des enfants Turcs veulent être docteur, ingénieur, professeur, professions qui sont totalement hors de leur portée.

Parmi les Yougoslaves ce rapport est de 17,3 %

Parmi les Allemands de 11,5 % seulement...

Mais les jeunes qui sont dans leur dernière année d'école ne manifestent plus ces grandes ambitions."

En effet, au fur et à mesure que le jeune prend conscience de sa place dans le système scolaire, ses ambitions tendent à s'adapter aux réalités.

"En sixième aménagée, les garçons Portugais n'envisagent pas de faire des métiers de bureau : "la cravate et le costard, jamais". Conscients de la situation de leurs parents, ils savent bien qu'ils ne peuvent avoir grande ambition "tous les Portugais sont maçons, parce qu'en France il n'y a que les Français qui ont le droit de faire du travail propre. On ne voit pas d'Algériens avec la cravate qui vont au bureau". Ils connaissent des garçons qui ont suivi des formations d'employés de bureau et qui sont au chômage. Ils pensent ne jamais pouvoir faire de métier propre. Aussi envisagent-ils des métiers manuels : mécano, électricien, plombier, conducteur d'engins... L'idée de ces métiers leur vient, soit d'exemples familiaux, soit du prestige que revêtent à leurs yeux certaines professions : mécanicien, mécanicien-auto...".

Pour les jeunes rejoignant leurs familles dans le pays d'emploi en cours de scolarité, les chances d'entreprendre une formation professionnelle dépendent fortement du nombre d'années d'école passées dans le pays d'immigration.

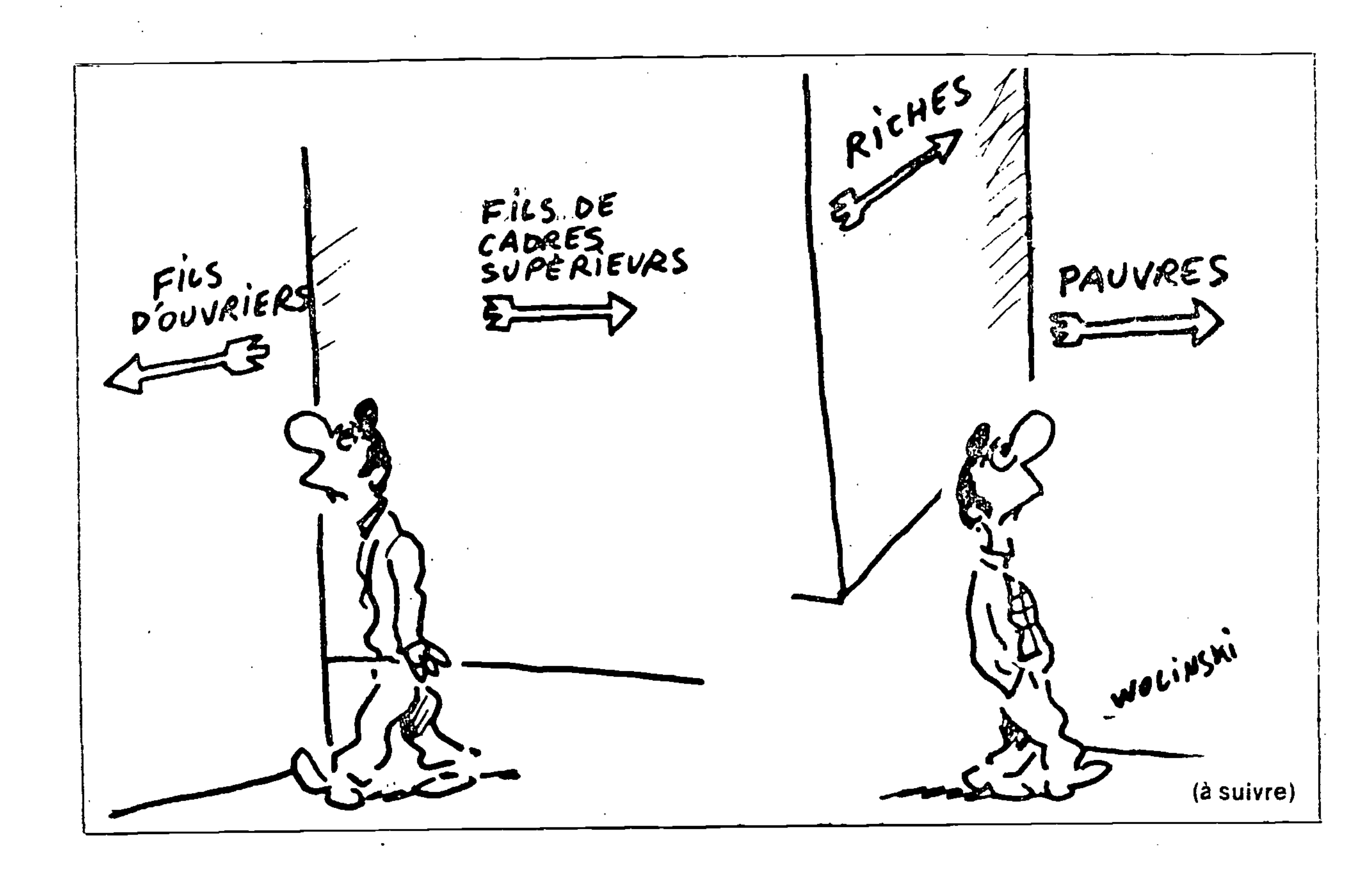
Xavier, 16 ans, vient d'Espagne.
Il est arrivé en Belgique à l'âge de 12 ans.
Il est préoccupé : il craint de ne pas pouvoir entrer en formation professionnelle à cause de ses faibles connaissances du français.

D'autre part, l'accès des jeunes à la formation professionnelle est rendu très difficile par le nombre limité des places de formation disponibles. De plus en plus se pose le problème de la qualité des places offertes et des débouchés à la sortie de la formation.

A Genève (Suisse), l'Office d'orientation professionnelle constate une certaine "propension" à placer les jeunes d'origine étrangère dans les branches pléthoriques de l'économie, où les places d'apprentissage offertes ne sont pas occupées à la fin de la période de recrutement et qui exigent en général moins de qualification.

Emilio

» Et pour les enfants, c'est pareil : on leur parle de bien arriver, ça veut dire quoi arriver? Avoir un métier, c'est tout. Regardez un enfant qui veut être mécanicien; comme il y en a trop, on choisit les plus aptes et les autres on va les mettre boulangers; s'ils n'en ont pas envie, tant pis, ils ne seront pas heureux, c'est ce qui est arrivé à Emilio.



Les débouchés parviennent même à façonner les aspirations : sur un marché de l'emploi où seulement les non-qualifiés obtiennent un travail, tout projet de formation se trouve compromis.

> Au <u>Creusot</u> (France), les filles d'origine étrangère ne se bousculent pas à l'examen de CAP (Certificat d'aptitude professionnelle). Le manque d'aspirations de celles-ci à obtenir le diplôme peut s'expliquer par la présence de 4 grandes usines de textile localisées dans cette ville qui recrutent des ouvrières sans tenir compte de la qualification acquise.

2. ...mais une réalité bien en deçà

On constate que 2 jeunes sur 3 n'ont pas pu apprendre le métier qu'ils souhaitaient au départ (selon une enquête sur 200 stagiaires étrangers en formation professionnelle en Allemagne).

A Zurich (Suisse), selon une enquête portant sur les jeunes de 18 ans, les jeunes Suisses et Italiens ne se répartissent pas de la même manière dans les différentes professions :

Garçons	Suisses	Italiens
employé de commerce	18 %	23 %
électricien	9 %	14 %
mécanicien sur auto	5 %	6 %
vendeur	-	5 %

Les métiers le plus souvent appris par les Italiens ne sont pas les plus recherchés par leurs homologues Suisses.

Filles	Suisses	Italiennes
employée de commerce	39 %	34 %
coiffeuse	8 %	30 %
vendeuse	11 %	19 %
aide médicale	9 %	8 %

Les jeunes italiennes sont plus nombreuses dans l'apprentissage de métiers à faible qualification.

La situation est analogue dans les autres pays analysés.

En 1977 en Belgique :

15 % des jeunes en formation professionnelle étaient étrangers,
mais ils se répartissaient de la manière suivante :
- 9 % dans des stages du tertiaire (services, commerce, etc.),
- 22 % dans des stages de soudure,
- 22 % dans des stages de couture.

En 1977 en France, il y avait :

15 % des jeunes étrangers parmi les stagiaires de l'AFPA (Association pour la formation professionnelle des adultes),
mais ils n'étaient que :
3,5 % dans les sections bureau, commerce, informatique,
22 % dans les sections métaux.

Lorsque les jeunes d'origine étrangère trouvent une place, ils sont orientés vers un stage - ou obtiennent une place d'apprentissage - préparant à un type d'activité où le taux de présence étrangère (de la première génération) est déjà important, et ceci indépendamment de leurs préférences initiales.

La pénurie de places d'apprentissage disponibles a pour effet de rendre moins souples les exigences posées par les écoles professionnelles en termes de qualification scolaire demandée à l'entrée. Elle a fait d'autre part apparaître davantage les discriminations subies par les étrangers.

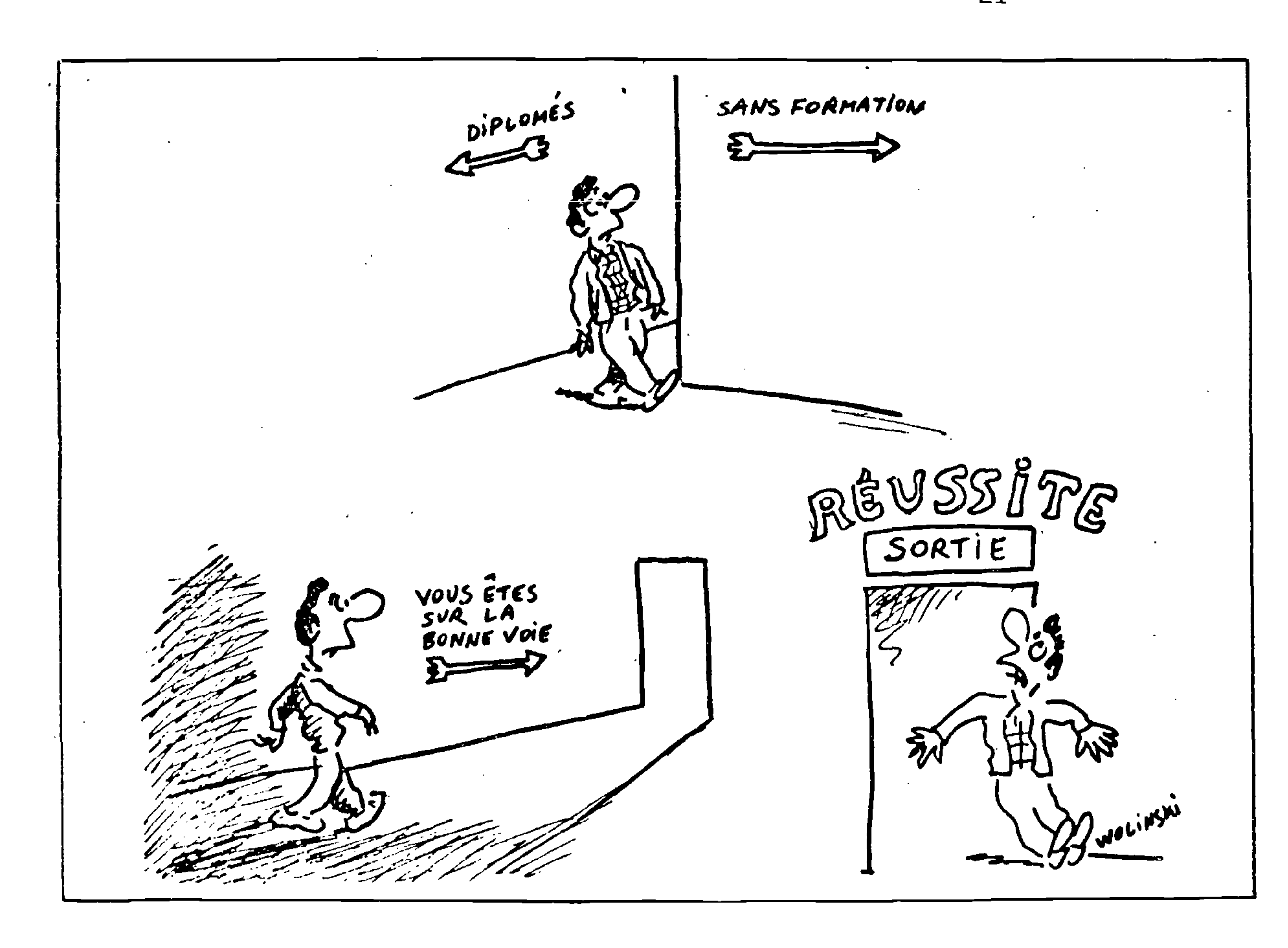
"Le racisme, on le ressent moins à l'école que lorsqu'on cherche du travail" dit Azedine, marocain de 23 ans, vivant à Gennevilliers (France).
"Quand je me présente pour un boulot - poursuit Miguel, un jeune espagnol - il est arrivé plusieurs fois que le patron refuse de m'embaucher une fois que j'avais présenté mes papiers (cartes de séjour et de travail)".

3. Les laissés pour compte

Ceux qui ne parviennent pas à entrer dans le système de formation professionnelle sont voués d'emblée à un travail non-qualifié, comme cela avait été le cas pour leurs parents, ou bien au chômage.

A Zurich (Suisse), sur les jeunes âgés de 18 ans en 1980,

2,5 % des garçons Suisses
3,5 % des filles Suisses,
mais :
11 % des garçons Italiens
19 % des filles Italiennes
exercent un travail non qualifié.



Eyuksen

» J'aurais voulu aller au lycée, mais on m'a dit que mes notes n'étaient pas assez bonnes, et j'ai abouti en fin d'études. Là, j'étais dans les premiers. Ça commençait à bien aller. J'étais content et mes parents aussi. Pourtant, j'ai raté le certificat d'études. Deux fois. Alors, j'ai demandé à nouveau à entrer au lycée. On m'a répondu cette fois que j'étais trop âgé et on m'a orienté vers le collège technique. Il fallait choisir une branche. J'ai choisi, comme ça, au jugé, l'électronique, et j'ai pointé trois sections au hasard. Je ne savais pas ce que les mots signifiaient. En fin de compte, je me suis retrouvé en carrosserie automobile, à treize ans. Il y avait quelques Arabes avec moi. Pas beaucoup, environ quinze sur deux cents élèves. Je suis resté un an dans ce collège, mais comme rien ne correspondait à ce que je voulais faire, j'ai commencé à laisser tomber l'école. Alors, je me suis retrouvé en CES, troisième pratique. Je me suis dit que j'allais apprendre à travailler, mais il n'y avait presque pas de formation générale, orthographe, maths... On faisait du dessin d'art, de la mosaïque, de la dactylo, des trucs comme ça qui ne m'intéressaient pas du tout. J'ai laissé tomber...

» Je ne savais pas quoi faire. J'ai essayé de trouver du boulot. J'ai fini par trouver de la peinture auto dans un garage, mais le patron ne voulait pas me déclarer. Au bout de trois semaines, j'ai laissé tomber...

Les jeunes d'origine étrangère qui ne réussissent pas une formation professionnelle qualifiante se trouvent souvent parmi ceux qui ont rejoint tardivement leurs parents dans le pays d'emploi, et de ce fait n'ont pas suivi et terminé de manière satisfaisante leur scolarité obligatoire.

Les jeunes d'origine étrangère, handicapés par une scolarité souvent problématique, rencontrent beaucoup de difficultés à accéder à la formation professionnelle. Ils sont ainsi rapidement orientés vers des métiers manuels, dans des secteurs de l'économie qui enregistraient déjà une forte présence d'immigrés et qui offrent des emplois précaires.
La précarité de leur insertion professionnelle prélude souvent à des difficultés importantes dans le rapport avec la société du pays d'emploi.

Aux stagiaires

Ce que vous venez de lire a certainement suscité en vous des réactions, éveillé des souvenirs de votre expérience personnelle, ou d'expériences qui auraient été vécues dans votre entourage... Il vous est dès lors suggéré de compléter, diversifier, enrichir en somme ces pages du dossier, en racontant ici vos propres expériences :

IV.- LE MONDE DU TRAVAIL

1.- A l'entrée sur le marché du travail : nombreux et souvent démunis

Au sortir de l'école obligatoire, ou de la formation professionnelle, les jeunes d'origine étrangère affluent très nombreux sur le marché du travail.

Les autorisations de travailler qui leur sont délivrées représentent en France 42 % du total annuel des nouveaux titres de travail. L'entrée de cette population sur le marché du travail devient ainsi la première source de renouvellement, sur place, de la main-d'oeuvre étrangère en France.

En France,
chez les Portugais,
1 admis au travail sur 2 a moins de 18 ans.

En Belgique,
le nombre d'admis au travail parmi les résidents étrangers (en général des jeunes) est estimé à 7/10 du nombre des premiers permis accordés et représente actuellement 7.000 à 8.000 personnes par an.

2.- L'insertion professionnelle : souvent comme leurs parents

Quelle place occupent les jeunes d'origine étrangère prêts à entrer dans la vie active ? Quel poste occupent-ils, dans quel secteur d'activité ?

1) <u>Le taux d'activité chez les jeunes d'origine étrangère est plus élevé que chez leurs homologues nationaux</u>

Les jeunes d'origine étrangère ayant souvent parcouru des cycles d'études plus courts et la condition économique de leurs familles étant généralement précaire, ils se présentent plus jeunes que les nationaux sur le marché du travail.

	Taux d'activité des 15-24 ans (nationaux et étrangers)	Taux d'activité des 15-24 ans (étrangers seulement)
R.f.d'Allemagne	52 %	56 %
Belgique	51 %	53 %
Pays-Bas	48 %	55 %

2) Cette orientation précoce au travail est très frappante surtout chez les jeunes filles d'origine étrangère qui, suivant l'exemple de leurs camarades nationales, tentent de vivre différemment le rôle traditionnel de la femme, que la famille perpétue souvent.

	en Belgique	en France	en Suisse
filles étrangères entre 20 et 24 ans au travail	36 %	33 %	50 %
femmes étrangères de plus de 25 ans au travail	25 %	16 %	32 %

3) Compte-tenu de leur formation insuffisante, ainsi que d'un marché de l'emploi tendu, la place qui est faite

aux jeunes d'origine étrangère au niveau socio-professionnel n'est guère différente de celle occupée par leurs parents.

Parmi les étrangers en Belgique,
sont ouvriers :

Agés de - 25 ans	Agés de + de 25 ans
86 % de garçons	67 % d'hommes
58 % de filles	50 % de femmes

La catégorie des ouvriers demeure toujours la plus importante, aussi bien chez les jeunes que chez les adultes d'origine étrangère; mais le pourcentage semble être encore plus fort chez les migrants jeunes que chez les adultes.

4) Le changement le plus important concerne les jeunes filles : elles accèdent beaucoup plus souvent que les femmes de la génération précédente aux emplois du secteur des services.

Parmi les étrangers en France,
sont employés :

Agés de - 25 ans	Agés de + 25 ans
7 % de garçons	7 % d'hommes
22 % de filles	10 % de femmes

En ce qui concerne les jeunes filles étrangères, on a pu remarquer que "le refus d'une autorisation de travailler à cause de l'excès de main-d'oeuvre sur le marché du travail, n'existe pas pour les postes de travail faiblement qualifiés (vendeuses, magasinières). En revanche, un tel refus apparaît au niveau de certains métiers (dactylo, employée, puéricultrice, métiers para-médicaux). Mais les situations ne sont pas homogènes et évoluent très vite en fonction des marchés locaux de l'emploi. En règle générale toutefois, la réglementation existante et surtout la pratique semblent montrer que le système de limitation de l'accès au travail salarié maintient le travail légal dans le ghetto des basses qualifications ou encourage la diffusion du travail au noir dans les emplois plus qualifiés".

En somme, une progression socio-professionnelle des enfants d'origine étrangère par rapport à leurs parents reste l'exception.

Une étude effectuée dans le Nord de la France le démontre très clairement :

- un tiers des jeunes se retrouve dans une catégorie professionnelle inférieure à celle de leur père (21 sur 62),
- la moitié d'entre eux se situe au même niveau (31 sur 62),
- un sur six seulement effectue une promotion professionnelle (10 sur 62).

Qualification des enfants et des pères

Pères / Fils	Manoeuvres et sans qualification	OS	OP-OQ	Total
Manoeuvre et sans qualification	15	11	5	31 50 %
OS	4	10	5	19 31 %
OP-OQ	1	5	6	12 19 %
Total	20 32 %	26 42 %	16 26 %	62

Quelles sont les raisons sous-jacentes à cette situation ?

Résumons :

1) D'abord, il ne leur est pas toujours facile de trouver un travail :

soit : qu'ils ne possèdent pas toujours une qualification professionnelle

Carlos, Portugais :
"Ça fait des mois que je cherche du travail. Finalement, je me suis présenté à B..., je suis allé chez le patron, je lui ai dit : "Je cherche du travail. Je suis sorti de l'école. J'ai besoin d'argent. Je ne travaille pas. Je voudrais travailler." "Bon, il m'a dit, qu'est-ce

que tu sais faire." "On va faire un essai, alors." Je suis manoeuvre, je fais un peu de tout."

soit :
qu'ils n'arrivent pas à trouver un travail au niveau de leurs compétences

Kheira a trouvé un emploi dans un atelier de couture industrielle. Le CAP ne lui a servi à rien. Ce qu'il faut, c'est piquer très vite. On acquiert ce rendement par la pratique. L'atelier de 48 ouvrières n'est peuplé que d'Algériens, d'Arméniens et de filles rapatriées d'Algérie.

soit :
que des obstacles juridiques et administratifs leur interdisent l'accès à ces emplois

Ioanna, Grecque :
"Depuis toute petite je voulais devenir infirmière; avec cet objectif toujours à l'esprit, j'avais assez bien réussi ma scolarité. Je suis allée à l'orientation; ils m'ont dit que ça n'allait pas, qu'il faut être française pour travailler dans les hôpitaux publics."

soit :
que, de fait, on préfère engager des nationaux

"Les jeunes Maghrébines désirent souvent entrer dans le monde du travail afin d'échapper à l'avenir tout préparé conçu pour elles par la grande famille. Sauf exception, elles sont vouées à des tâches médiocres qu'elles finissent par accepter comme un pis-aller : malgré un diplôme professionnel on refuse généralement de les mettre au contact du public, dans les magasins,

> dans les salons de coiffure, en prétextant "l'allergie" de la clientèle aux Arabes. Elles sont vouées à la manutention, à la couture industrielle, aux travaux de ménage et de cuisine dans les collectivités."

2) Ensuite, "avec la crise, les employeurs réduisent le recrutement de main-d'oeuvre, et ont plus souvent recours au travail intérimaire et aux contrats à durée déterminée."

3) Enfin, "la sélection à l'embauche est renforcée par l'augmentation des statuts intermédiaires entre la formation initiale et l'activité professionnelle (apprentissage, contrats emploi-formation, stages pratiques, formation en alternance)."

Composante de plus en plus importante de la "main-d'oeuvre étrangère", les jeunes d'origine étrangère continuent à servir largement, comme leurs parents, d'amortisseurs aux chocs des crises économiques.

> "Une nouvelle segmentation du marché du travail se développera au détriment des étrangers de la deuxième génération. On peut en effet penser que cette catégorie de main-d'oeuvre ne se trouvera pas seulement en concurrence avec la main-d'oeuvre nationale , mais aussi et peut-être surtout avec les nouveaux immigrants qui eux seront plus qualifiés.
> A la limite, on peut avancer que c'est cette catégorie d'étrangers de la deuxième génération qui jouera le rôle de tampon conjoncturel...".

3.- Une réalité pour beaucoup : celle du chômage

Le chômage est devenu un problème grave dans tous les pays industrialisés : il frappe tout particulièrement les jeunes.

En France,
parmi tous les jeunes en fin de formation,
1 sur 10 était chômeur en 1974,
3 sur 10 étaient chômeurs en 1979.

En Europe occidentale,
le chômage concernait presque
14 millions de personnes en 1981
et l'on prévoit qu'il touchera
18,5 millions de travailleurs en 1983;
le taux de chômage des jeunes pourrait atteindre
19 % au début 1984 dans les pays de l'OCDE.

D'autre part, il y a 2 fois plus de chômeurs chez les jeunes filles que chez les jeunes gens.

La présente poussée du chômage sévit particulièrement au moment où arrivent sur le marché du travail les jeunes nés dans la période de forte natalité. Mais, s'il concerne davantage les jeunes, le chômage ne les frappe pas tous de la même manière.

Les facteurs de discrimination les plus importants sont :

1) Le bas niveau de formation

Le chômage frappe d'abord les jeunes sans qualification :

En France,
1 élève sur 3 sort de l'école sans aucun diplôme
1 chômeur sur 2 est sans diplôme

2) Le fait d'être étranger

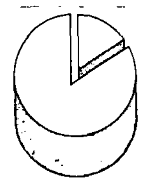
Bien que le chômage des jeunes d'origine étrangère suive pratiquement la même évolution que celui des jeunes nationaux, il faut noter qu'en Belgique, par exemple, les jeunes étrangers sont plus durement frappés par le chômage que les jeunes nationaux.

En 1979, 16 % des chômeurs parmi les jeunes étrangers, alors que cette proportion n'est que de 9 % parmi les jeunes Belges.

En France également, le pourcentage de jeunes étrangers parmi les chômeurs (2,7 %) est presque trois fois plus élevé que le pourcentage de jeunes étrangers parmi la population active (0,9 %).

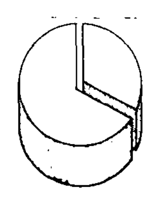
Toujours en France, il y a en général plus de chômeurs parmi les jeunes étrangers (27 %), que parmi l'ensemble des étrangers (15 %).

15 % de chômeurs



ensemble des travailleurs étrangers

27 % de chômeurs



jeunes d'origine étrangère

En Suisse, pays où le taux de chômage est très bas (inférieur à 1 %), la proportion d'étrangers parmi les chômeurs (environ 30 %) semble correspondre à la présence étrangère dans la population active.

Ajoutons que, parmi les étrangers, le chômage frappe certains groupes nationaux plus durement que d'autres :

En France, en 1980, par exemple, le taux de chômage est de
36,5 % pour les jeunes Algériens
15,5 % pour les jeunes Portugais
6,5 % pour les jeunes Italiens et Espagnols.

Le chômage constitue un obstacle majeur à l'insertion sociale des jeunes étrangers, en les installant dans la précarité du travail temporaire non-déclaré, le plus souvent non-qualifié et, en suscitant, chez eux, le sentiment d'être rejetés par la société du pays d'immigration.

Afhed

Ensuite, je me suis inscrit au chômage, à C...

Tous les quinze jours, je venais pointer. Y'avait des queues pas possibles. Des fois, je restais deux heures à attendre avant de passer.

Tout ! des femmes, des garçons, des filles... Plein ! C'était plein à craquer ! Deux heures avant de pouvoir donner ta carte et qu'elle la tamponne ! J'en avais marre.

Je regardais les annonces : je trouvais : manutentionnaire avec permis de conduire, balayeur.

Il y avait des annonces, mais pas pour moi. Pour moi, il aurait fallu : faire des paquets, aide-livreur, magasinier, ménage... des trucs comme ça.

J'attendais... J'attendais... Mais jamais ils ne m'ont donné de travail.

J'en ai eu marre, alors j'ai cherché.

Même si c'est mal payé, même si c'est pourri, je vais voir s'il y a de l'embauche.

Alors, j'allais dans les rues et je rentrais. On me disait : « Qu'est-ce que vous voulez, jeune homme ? ». Je répondais : « Est-ce qu'il y aurait pas du travail pour moi ? Je sors de l'école, j'ai pas de boulot, je voudrais bien travailler ».

Et ils me disaient soit oui, soit non, un des deux. Ou bien, directement : « Non, non... vous êtes trop jeune ». Ou encore : « Non, non... vous êtes trop vieux ». Ou bien : « On prend pas les Algériens », ou des trucs comme ça.

Des fois, je suis rentré et on m'a dit : « Pas les Algériens, que les nationalités françaises ».

J'ai cherché pendant six mois.

Très importants pour le renouvellement sur place de la main-d'oeuvre étrangère, les jeunes d'origine étrangère continuent à être cantonnés en majorité dans les travaux dévalorisés, et dans les secteurs qui employaient déjà traditionnellement beaucoup d'immigrés.
Leur faible niveau de scolarisation et les discriminations liées à leur statut sont également à l'origine de leur forte présence parmi les chômeurs.

Aux stagiaires

Ce que vous venez de lire a certainement suscité en vous des réactions, éveillé des souvenirs de votre expérience personnelle, ou d'expériences qui auraient été vécues dans votre entourage...
Il vous est dès lors suggéré de compléter, diversifier, enrichir en somme ces pages du dossier, en racontant ici vos propres expériences :



V.- "LA-BAS" EST UN PEU "ICI"

1.- La langue maternelle

Les enfants d'origine étrangère sont souvent nés dans le pays d'emploi. C'est alors par la famille (parents, frères, soeurs, parenté) que se tissent les liens essentiels qu'ils entretiennent avec leurs origines nationales et régionales. C'est par eux qu'ils apprennent, en premier, la langue ou le dialecte de leur région d'origine : il s'agit là d'une langue très chargée affectivement.

L'entrée à l'école représente pour beaucoup la première confrontation suivie avec une autre langue, celle du pays d'emploi de leurs parents. Nourrie des contacts et des expériences multiples du milieu scolaire, cette langue devient rapidement celle des rapports extrafamiliaux, la langue de la découverte du monde social.

La langue maternelle - celle qui avait accompagné le jeune dans la première période de formation de sa personnalité - voit dès lors son utilisation se restreindre et le plus souvent s'appouvrir.

Les pays d'origine déploient des efforts considérables pour garder vivant ce canal très important de communication qu'est la langue.

Pratiquement tous les pays d'origine organisent des cours de langue et culture dispensés pendant le tiers-temps pédagogique (quelques expériences en Suisse et en France), ou en marge de l'école publique (en Belgique), ce qui assure à une minorité - toutefois non négligeable : environ 25 % en Europe - de jeunes d'origine étrangère une connaissance de la langue de leur pays d'origine.

2.- En vue du retour "là-bas"

Un certain nombre de jeunes fréquente les cours de langue et culture d'origine avec l'objectif explicite de rentrer le plus tôt possible au pays.

Visnja

« Nous venons à l'école yougoslave parce que tout le monde le veut. Nos parents le veulent, mais nous aussi, on le veut. C'est pour apprendre mieux la langue; pour connaître notre pays. Quand on retournera en Yougoslavie, on saura lire et parler. Ici, les professeurs sont gentils, et on est tous comme des frères et sœurs.

« Je me sens bien Française, oui, puisque je suis arrivée petite, mais ça n'empêche que j'aime la Yougoslavie. Je me sens aussi beaucoup de là-bas et j'ai beaucoup de peine quand je repars. Aussi, mes parents s'en iront à leur retraite, mais moi, je partirai avant. »

Par ailleurs, les recherches sur l'enseignement bilingue admettent de plus en plus l'idée que "mieux l'élève connaît sa langue maternelle, mieux il est armé pour apprendre une seconde langue". Celle-ci ne nuit pas à l'apprentissage de la première, au contraire, la favorise, garantissant par ailleurs un rapport plus équilibré entre la langue utilisée dans le milieu familial et la langue du pays d'emploi.

Les pays d'emploi se montrent dès lors de plus en plus favorables à cet enseignement de la langue maternelle, parce qu'il est utile tant dans l'éventualité d'un retour au pays

d'origine, que dans la perspective de l'intégration dans le pays d'emploi : l'horaire des leçons est alors aménagé pour "intégrer" ces cours de langue et culture d'origine, les établissements scolaires s'ouvrent pour les accueillir. Ce qui, bien évidemment, contribue à valoriser les apports de ces cultures et à les légitimer aux yeux à la fois des jeunes d'origine étrangère et des jeunes nationaux.

Cet objectif peut être atteint également avec la prise en considération, dans les programmes scolaires de l'école nationale, des modes de vie, de la réalité historique, économique, institutionnelle des pays d'origine auxquels appartiennent les communautés immigrées.

Nous sommes acteurs d'histoire

AU LYCÉE D'AUBAGNE, GENEVIÈVE JOUTARD MÈNE AVEC SES ÉLÈVES UN TRAVAIL D'HISTOIRE ORALE

A Aubagne, les enfants d'immigrés se mêlent sans grands heurts aux autres enfants, fils de paysans, d'ouvriers, d'employés ou de bourgeois. Leur enfance c'est Aubagne. Leur vie se dessine à Aubagne. Pourtant, plus ils mûrissent et plus leur pèse comme un tourment secret le souci de leur intégration. Et plus leur pèse le racisme si important dans la région méditerranéenne. Ils ne savent plus toujours très bien pourquoi leurs familles sont venues d'Espagne, du Portugal, d'Italie, d'Algérie, d'URSS ou d'ailleurs. Et faute de parler de ces questions, ils en souffrent en silence.

C'est pourquoi Geneviève Joutard, professeur d'histoire et de géographie, a choisi de donner la parole à ses élèves, en terminale et en première au lycée Joliot-Curie. Au programme, l'immigration : deux cours théoriques d'abord. Ensuite, le travail évolue vers l'enquête orale. Les élèves interrogent leurs familles : D'où venez-vous? Quand êtes-vous partis? Pourquoi? De cassettes en films vidéo les documents s'accumulent, riches de données historiques et humaines.

Ensemble, jeunes étrangers et jeunes Français découvrent comment tout départ a toujours été « une épreuve déchirante » pour des gens contraints de tout quitter pour des raisons « essentiellement économiques ».

Des pudeurs se brisent. Des situations apparaissent dans leur irréversibilité, leur diversité et leur richesse réciproques. Des préjugés se réduisent. Des dialogues s'amorcent.

« Les problèmes ont commencé quand j'ai envoyé les gosses à l'école », affirme une mère algérienne qui a « toujours peur » désormais. « Je ne connais plus rien en Algérie. Il faudrait que je recommence tout là-bas », dit une jeune Kabyle arrivée en France à l'âge de 3 ans.

Pendant des heures les élèves écoutent sans broncher les témoignages, les analysent, les relient aux mouvements historiques. Mais surtout, ils découvrent leurs camarades et un nouveau respect. Une unité nouvelle naît dans les classes. Des questions difficiles s'examinent ensemble jusqu'à la remise en cause de comportements.

« Dans un monde bouleversé, l'étude de l'histoire permet d'atteindre à une plus grande sérénité et à de nouveaux rapports entre les jeunes » : la conviction de Geneviève Joutard semble gagner les parents, méfiants au début, beaucoup plus disponibles ensuite. Quant à ses élèves, ils se définissent désormais « acteurs d'histoire ».

Avec leur professeur, ces acteurs s'attaquent à un immense travail sur « les problèmes actuels de l'espèce humaine ». L'immigration en est le second chapitre, après « la Deuxième Guerre mondiale » et avant « Avoir vingt ans en Méditerranée en 1983 »

Jeanine BARON

– LA CROIX – MERCREDI 23 MARS 1983

Encore un exemple :

> "Les Grecs participent, tout comme les Italiens et les Turcs, à l'expérience bi-culturelle de Genk-Waterschei, en Belgique.
> Le propre de cette expérience est de dépasser le niveau de l'apprentissage de la langue maternelle pour lui faire jouer un rôle capital dans toute la scolarité des enfants. Les thèmes, les centres d'intérêts, les sujets des leçons sont communs à l'enseignement en néerlandais et à l'enseignement dans la langue maternelle. Il ne s'agit pas d'une simple duplication mais d'une approche diversifiée des matières à traiter.
> Le succès de cette expérience est tributaire de la bonne coordination et de l'étroite collaboration entre les maîtres appartenant à quatre nationalités différentes."

3.- Mais aussi pour le quotidien "ici"

Si l'étude de la langue maternelle peut être entreprise dans le but d'un "retour" éventuel au pays, ce projet s'inscrit souvent dans un futur plus ou moins lointain; en attendant, la vie se joue dans l'ICI des pays d'emploi.

L'apprentissage de la langue maternelle est alors parfois le résultat d'une initiative personnelle, d'une recherche de la part du jeune visant à découvrir ses origines, son identité.

Pendant une interview de famille, à Neuchâtel (Suisse), le père réalise soudainement que sa fille connaît bien l'italien.

Le père : A dire vrai, c'est la première fois que je l'entends parler italien; je vous le jure, avec nous elle ne parle jamais l'italien.

la fille: ... disons que jusqu'à il y a deux-trois ans je ne savais pas bien l'italien parce que dans l'école où j'allais j'étais toujours avec des Suisses... je ne lisais pas beaucoup l'italien, j'avais déjà assez de devoirs...
mais depuis que j'ai terminé l'école (obligatoire), je cherche à fréquenter le plus possible des Italiens pour apprendre la langue, je lis beaucoup...".

retour aux sources

Ils viennent au cours par plaisir et par intérêt. Ils se présenteront aux épreuves d'italien du BEPC et du baccalauréat. Leurs parents ont insisté au début pour qu'ils suivent le cours, mais ensuite, c'est eux-mêmes qui ont décidé de continuer. Le cours c'est une sorte de club, très différent d'un cours d'italien au lycée. On se sent entre soi, on se fait des amis, on parle de ses problèmes. C'est un peu le retour aux sources.

La "culture d'origine" se cherche tantôt en dehors de la famille, tantôt en dehors de l'école... on se la "construit".

Ce besoin d'échanges sollicite le jeune à faire appel à un réseau plus large, à d'autres canaux de communication avec sa "culture d'origine", à travers :

- des clubs sportifs (dont les noms sont parfois calqués sur ceux de vedettes nationales),
- la participation voire l'organisation de moments d'animation culturelle,

- la participation à des colonies de vacances au pays d'origine,
- des séjours de perfectionnement linguistique avec l'aide de bourses d'études,
- la musique, les médias.

Cela résulte du besoin de faire sortir leur "culture" de ses lieux officiels, où elle est trop souvent enfermée, et de la vivre de manière collective, au travail, dans la rue, dans les loisirs. La "culture" devient alors surtout une forme de solidarité collective; le groupe étant le lieu où l'identité se cherche et s'affirme...

Les moyens de communication avec le pays d'origine - qui avaient été conçus au départ pour des travailleurs migrants adultes - sont-ils adaptés à répondre aujourd'hui aux besoins spécifiques des jeunes d'origine étrangère ? Le fait de valoriser la culture "d'origine" ne crée-t-il pas le risque d'enfermer les jeunes dans leur condition d'étrangers ? Le choix d'être "comme les autres jeunes" avec lesquels on partage habitat, école, travail, ne reste-t-il pas central pour les jeunes d'origine étrangère ? Comment cela peut-il être pris en compte ?

Je suis d'ici et d'ailleurs

C'est dimanche.
Le jour est déjà levé, parce que même si les volets sont fermés, la chambre est sortie du noir.
J'entends papa et maman qui parlent au lit dans la chambre à côté.
Je les rejoins. La petite lampe de chevet est allumée. Je parle avec eux. C'est l'heure de mettre sur le feu «il sugo». Maman se lève, se couvre et se met à la cuisine. Je me lave un peu et je mets des habits propres du dimanche, papa aussi.
Nous sommes prêts pour sortir, papa et moi.
Nous rejoignons le bord du lac.
Nous passons la «rotonda», le premier kiosque de glaces, le deuxième. Nous rencontrons un monsieur, un copain de papa. Il fait demi-tour pour poursuivre la promenade avec nous. Ils parlent du travail sur le chantier, du contremaître, de la paie, de la maison. Peut-être que moi aussi je vais rencontrer la fille du «marmurist», la «cuginet»,...
Nous arrivons à la «villa». Le «marmurist», mon oncle sont là avec d'autres hommes, mais sans la fille et la «cuginet». Mon père et les autres messieurs forment un grand cercle. Ils discutent. Je vais jouer aux jeux du parc. Puis tout le monde reprend la promenade en sens inverse. Je tiens mon père par la main. Nous croisons un autre groupe d'hommes. Nous nous arrêtons. Ils discutent du travail sur le chantier, du contremaître, de la paie, de la maison. Papa me lâche la main pour regarder sa montre. C'est l'heure de se séparer, maman a dit de rentrer manger à midi et demi.
Manger, dormir un peu après manger, s'habiller comme il faut pour sortir tous les trois ensemble au bord du lac, rencontrer les autres, les enfants et les mamans sont là cette fois, tous bien habillés, à la nuit tombante, rentrer, manger les restes de midi, garder un peu pour papa demain à midi qu'il réchauffera dans la gamelle sur le chantier. Tout est prêt pour recommencer une semaine du travail pour papa et maman.
Huit heures, à l'école: Yves a appris à skier avec son père; Corinne a joué à un grand jeu de famille; Nicole a mangé au restaurant avec son père; Brigitte a fait des achats à Lausanne avec sa mère; Martine a lugé; Dominique aussi; Josiane a passé le week-end au chalet; Claude a vu un film de (Walt Disney). Je suis malheureuse. Je suis moite de sueur. Je ne sais pas où regarder. Josiane est à côté de moi; Claude derrière moi dans l'autre colonne à droite. Je ne comprends pas tout. La maîtresse: «Et toi, Philomène, qu'est-ce que tu as fait de beau ce dimanche?» Je savais qu'elle allait me demander. Je suis toute rouge, depuis que Josiane a parlé. Catherine brûlait d'envie depuis un moment de raconter sa montée en arbalète. Elle a profité du moment de silence. Ouf, c'est passé, encore cette fois.
Calcul Exercice J'arrive

Filomena Carlone

La langue apprise au sein de la famille est la langue qui accompagne le jeune dans sa première découverte du monde. Donner aux jeunes d'origine étrangère la possibilité de l'apprendre et de la pratiquer est sans doute d'importance capitale dans l'éventualité d'un retour de ces jeunes. De plus, la maîtrise de cette langue facilite l'apprentissage de la langue du pays d'emploi. Elle valorise aussi la culture d'origine aux yeux des jeunes, tant nationaux qu'étrangers. Ces derniers cherchent souvent à établir un rapport équilibré entre les apports de la culture d'origine de leurs parents et ceux de la réalité quotidienne de leur vie.

Aux staqiaires

Ce que vous venez de lire a certainement suscité en vous des réactions, éveillé des souvenirs de votre expérience personnelle, ou d'expériences qui auraient été vécues dans votre entourage...
Il vous est dès lors suggéré de compléter, diversifier, enrichir en somme ces pages du dossier, en racontant ici vos propres expériences :

VI.- "ILS SOUHAITENT RESTER DIFFERENTS ET ETRE ACCEPTES" *

Comment cherche-t-on à résoudre les problèmes spécifiques des jeunes d'origine étrangère, et à lutter contre les risques de marginalisation qui les guettent ?

Deux domaines prioritaires d'intervention émergent :

en amont	- au niveau de l'école;
au coeur du problème	- au niveau de la préformation et de la formation professionnelles.

1.- L'école : des mesures préventives

L'école, appelée à fournir les apprentissages de base, occupe une position stratégique et constitue un terrain privilégié d'action.

Toutes les mesures favorisant l'égalité des chances devraient profiter, en priorité, à ces jeunes d'origine étrangère, issus le plus souvent des couches défavorisées de la société.

> Par exemple, en France les Zones d'Education Prioritaire (ZEP) visent à "renforcer, par des moyens sélectifs groupés en 'programmes d'éducation prioritaires', l'action éducative dans les zones où se concentrent les plus grandes difficultés. S'ajoutant aux améliorations apportées à chaque niveau d'enseignement, ces programmes constituent un moyen privilégié de lutte contre les inégalités sociales devant l'école et, plus généralement, contre les inégalités sociales".

---

* Le Monde dimanche, 30 mai 1982

En effet,
"(...) Autant que l'inadaptation de l'appareil scolaire, c'est la conjonction des difficultés dues aux insuffisances constatées dans certains domaines, et notamment ceux du travail, des loisirs, de l'habitat, de la sécurité, qui caractérisent une zone prioritaire".

Au niveau linguistique, on a developpé par exemple à Genève (Suisse) des classes d'accueil, pour assurer une prise en charge adéquate des enfants rejoignant en cours de scolarité le système scolaire du pays d'emploi de leurs parents.

Simultanément, on s'est efforcé de concevoir même dans les pays francophones l'enseignement du français comme langue étrangère, de mettre en oeuvre une pédagogie active avec le support des activités d'éveil.

Sur le plan socio-culturel, l'école commence à s'ouvrir sur d'autres modes de vie, reconnaissant ainsi l'existence des différences sociales et culturelles.

Des expériences, de plus en plus nombreuses, du pré-scolaire au secondaire, ont pris forme sous l'impulsion d'enseignants sensibles à ces problèmes et intéressés à développer un enseignement interculturel.

2.- La formation professionnelle : des mesures de rattrapage et de mise à niveau

L'orientation et la préformation professionnelles constituent pour le groupe des jeunes ne possédant aucun diplôme scolaire la dernière chance d'accéder à une formation qualifiante et d'échapper aux tâches dévalorisées et peu stables.

Au cours de ces dernières années, face à l'aggravation des problèmes d'emploi des jeunes, les mesures dans ce sens se sont multipliées, s'articulant parfois en dispositif "de droit commun", ouvert à tous les jeunes et en dispositif spécifique aux migrants.

En France, par exemple, des mesures ont été prises pour tous les jeunes de 16 à 26 ans, qu'ils soient français ou d'origine étrangère.

Quelles formations sont ouvertes aux jeunes de 16 à 26 ans pour faciliter leur insertion professionnelle ?

Pour faciliter l'insertion sociale et professionnelle des jeunes de 16 à 26 ans, des formations spécifiques leur sont ouvertes :

- Les jeunes de 16 à 18 ans sans qualification et sans contrat de travail ont accès à un dispositif d'accueil, d'information et d'orientation ★ puis au dispositif de formations alternées ★ (qualification, insertion, orientation approfondie) ;

- Les jeunes de 18 à 21 ans à la recherche d'un premier emploi et sans qualification peuvent suivre des stages de préparation à la vie professionnelle (d'orientation, d'insertion ou de qualification) ★.

- Les jeunes de 18 à 26 ans, sans emploi, peuvent acquérir une première expérience de travail en suivant un stage "jeune volontaire" leur permettant d'effectuer une tâche d'intérêt général au sein des collectivités locales ou d'associations sans but lucratif ★.

- Les jeunes, sous statut scolaire, peuvent, afin d'appliquer les acquis de la formation théorique et pratique dispensée dans les lycées d'enseignement professionnel (LEP), suivre des séquences éducatives en entreprises ★.

- Indépendamment de ces formations où le jeune est stagiaire de la formation professionnelle ou élève, d'autres possibilités permettent aux jeunes de se former tout en occupant un emploi dans le cadre d'un contrat de travail : contrat d'apprentissage ★ ou contrat emploi-formation ★.

Compte tenu des graves difficultés que les jeunes d'origine étrangère ont à affronter dans le cas d'échec scolaire, c'est au niveau de la préformation que tendent à se concentrer les efforts visant à permettre à ces jeunes d'accéder à une formation qualifiante.

Que faut-il entendre par préformation ?

Lors d'une réunion sur ce thème, réalisée dans le cadre du Projet OIT/PNUD en faveur des migrants de la deuxième génération, la préformation a été envisagée dans les termes suivants :

Finalités

La préformation a pour finalité l'entrée en formation professionnelle proprement dite, sans que celle-ci soit limitée à certaines catégories de métiers.

Si cette entrée en formation ne peut se faire immédiatement, faute de places disponibles, la préformation doit également préparer à la recherche d'un emploi.

Dans ce cadre, la préformation vise essentiellement une orientation progressive et continue des jeunes vers un projet socio-professionnel personnel, et le développement de la motivation à l'acquisition d'une réelle qualification professionnelle.

La préformation ne doit pas constituer un substitut à la formation professionnelle. Elle doit cependant avoir un côté qualifiant au sens large, mettant les jeunes à même d'acquérir des capacités-clefs, transférables dans plusieurs domaines.

Objectifs

Il convient de permettre aux jeunes en préformation d'acquérir :

- des compétences et des connaissances minimales concernant les apprentissages de base, en particulier dans la(les) langue(s) du pays d'emploi et en mathématiques;

- une initiation et des connaissances techniques et professionnelles de base, ainsi que des attitudes et aptitudes, préparant à apprendre un métier en vue d'une insertion dans le marché du travail;

- un équilibre psychologique et une capacité de compréhension de leur propre situation, contribuant à la définition de leur identité sociale et culturelle, favorisant ainsi une insertion harmonieuse au sein de différents espaces, en particulier la famille et la société du pays d'emploi. Il convient dans ce but d'aider les jeunes migrants à surmonter les obstacles d'ordre culturel auxquels ils se heurtent; l'appartenance à une double culture devrait devenir un atout et ne plus être un handicap.

Ces acquisitions ne sont pas isolées les unes des autres; elles se renforcent mutuellement pour aboutir aux finalités précitées.
(Réunion de Turin, 21-24 juin 1982 - Rapport final)

A Pantin, le «critique de rock» devient technicien du son

« Quand ils sont arrivés, ils espéraient seulement trouver des petits boulots. Maintenant, ils font la différence entre « job » et « métier », disent les responsables du stage de formation.

Jacques est professeur de français dans un L.E.P. à mi-temps. L'autre moitié, avec Laure, il est formateur à l'Institut municipal d'Education permanente de Pantin (Seine Saint-Denis). Il termine, avec une collègue, un stage d'insertion sociale commencé le 10 mai 1982. Dans le groupe de stagiaires, une majorité de filles (10 sur 15) ; une moitié d'immigrés et, tous (ou presque) dans des situations très difficiles. Le niveau scolaire moyen : 5ème.

« *Situation familiale difficile ? Cela veut dire,* explique Jean, une jeune Antillais, fraîchement débarqué à Paris, qui vit avec sa sœur et son beau-frère dans un petit studio où il ne rentre jamais avant trois heures du matin pour les laisser seuls... *Cela veut dire... des solitudes, des détresses morales qui pousse T... à se piquer, toute seule dans son coin, et à se prostituer avec le « petit vieux du dessus » pour cent balles...*

Jacques et Laure avaient donc du travail. « *Cela ne s'est pas fait sans mal, conflit ou violence. Les premiers jours, certains d'entre eux ne parlaient pas, comme s'ils avaient été autistes. Il y a moins de six mois, ils se sentaient exclus, diminués, inutiles. Il a fallu tâtonner, chercher, improviser, étudier mille façons pour leur faire admettre qu'ils étaient « quelqu'un » ; leur faire aussi prendre conscience de leur niveau et du travail qu'ils doivent fournir. On a commencé à leur faire faire le tour de Pantin, puis à leur apprendre à téléphoner, se diriger dans le métro [illegible]. Maintenant dans la dernière phase du stage, on leur apprend à s'autonomiser à la fois individuellement et collectivement* ».

Le métier dans tout cela ? Et bien, l'idée prend sérieusement corps. « *Quand ils sont arrivés, ils espéraient seulement trouver des petits boulots. Maintenant, ils font la différence entre* «job» *et* «métier». *Au départ, quand on parlait métier, les filles disaient coiffeuse ou sténodactylo ; les garçons, mécaniciens-auto. Puis ils ont dit électricien, critique de rock, tourisme. Maintenant, ils s'accrochent pour être monteur en téléphonie, aide-éducatrice pour toxicomane* ». Le « critique de rock » fait actuellement un stage dans une radio libre et va, sans doute, entreprendre un stage de technique de son. Celle qui voulait « être dans le tourisme », fait un stage en informatique et va partir six mois au pair aux Etats Unis. Tous ont un programme d'auto-éducation que Jacques et Laure leur ont fignolé. Les deux formateurs n'en reviennent pas encore de voir leurs stagiaires fréquenter la bibliothèque municipale et rentrer chez eux un manuel d'orthographe ou d'histoire sous le bras... On croit effectivement rêver en écoutant Jacques. Il parle encore du baptême de l'air qui les a fortement impressionnés «*ils nous ont dit : il n'y a pas que le shit pour avoir des sensations fortes* ». Cet été, tous (sauf deux immigrées, bouclées par leurs parents) sont partis pour la Corse reconstruire une maison forestière...

Le stage ne peut évidemment pas résoudre tous les problèmes. En tout cas, [illegible] appris à vivre sur deux ans (le temps de la formation). Mais, conclut Jacques, « *j'ai peur de crier victoire trop vite...* »

M.M.

LIBERATION, 8-10-1982

C'est bien une participation socio-professionnelle et culturelle accrue que revendiquent les jeunes d'origine étrangère.

Une telle participation est toutefois entravée par leur statut d'étrangers, statut d'autant plus difficile à accepter par ces jeunes qu'ils sont souvent nés dans le pays d'emploi.

Les contraintes et les discriminations liées à un tel statut se révèlent à eux surtout au moment où ils cherchent un premier emploi. Leur adolescence est souvent marquée par un sentiment d'injustice :

Marie-Soledad

On nous avait toujours inculqué l'idée selon laquelle, finalement, c'est une faveur pour nous d'être en France. On est bien et on a intérêt à le reconnaître. Y'a pas à parler plus que ça, et moi j'en étais arrivé à me dire qu'effectivement je suis chez eux et donc je me la ferme. Il n'y a pas de raisons de manifester ou quoi que ce soit. Et c'est petit à petit que j'ai pris conscience, je me suis dit que c'est vrai... je suis chez eux, mais mes parents ont travaillé, les parents des copains ont travaillé, les immigrés travaillent, donc, à mon avis, au bout d'un certain nombre d'années, moi je me sens chez moi, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas moins chez moi qu'un Français ; vu qu'on travaille, on cotise ; j'ai les mêmes devoirs qu'eux vis-à-vis du travail, des impôts, etc., je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas les mêmes droits.

Ce sentiment d'injustice devient souvent très aigu au moment où se pose pour les jeunes d'origine étrangère le besoin d'un choix éventuel de nationalité, ou alors au moment où approche l'obligation militaire.

Le choix de nationalité est parfois vécu comme un dilemme.

Il s'agit pour le jeune d'origine étrangère

ou bien :

- d'être en possession d'une carte de travail, restant donc étranger, c'est-à-dire soumis au droit des étrangers; mais se posent alors des problèmes de libre choix du lieu de résidence, du type de travail, des secteurs d'activité, d'autant plus difficiles à vivre que souvent les décisions administratives qui le concernent ne tiennent pas compte du fait qu'il soit né dans le pays d'emploi.

ou bien :

- de devenir citoyen du pays d'emploi, avec les garanties que cela comporte quant à la sécurité d'emploi et de résidence; mais se posent alors des problèmes complexes vis-à-vis du sentiment de solidarité avec sa famille et son groupe d'origine.

Des mesures ont été adoptées pour pallier aux problèmes scolaires et de formation professionnelle des jeunes d'origine étrangère.
Cependant, on remarque "une intégration sociale plus grande de la seconde génération sans que les mêmes progrès soient mesurables au niveau de son employabilité, des conditions de travail qu'elle connaît en majorité, de sa vulnérabilité au chômage".
(OCDE, 1983)

Aux stagiaires

Ce que vous venez de lire a certainement suscité en vous des réactions, éveillé des souvenirs de votre expérience personnelle, ou d'expériences qui auraient été vécues dans votre entourage...
Il vous est dès lors suggéré de compléter, diversifier, enrichir en somme ces pages du dossier, en racontant ici vos propres expériences :

VII.- "NOUS SOMMES ACTEURS D'HISTOIRE" *

1.- Images et réalité

Le terme jeunes migrants, ou jeunes étrangers fait tout de suite référence à l'image de "jeunes à problèmes" se heurtant à de nombreuses difficultés dans leur apprentissage de la vie sociale.

Or cette image, qui ne reflète qu'une partie de la réalité, colle à la peau des jeunes tout autant que leur "teint basané" et contribue à les enfermer dans un carcan qui, d'office, les marginalise. Façonnée et véhiculée par la société, cette image ne manque pas d'influencer les jeunes eux-mêmes. Ceux-ci l'intériorisent parfois comme étant la seule relation qu'ils puissent engager avec les nationaux; refusant ceux qui les refusent, ils réagissent en se montrant tantôt agressifs, tantôt apathiques.

2.- Double rejet ou double appartenance

Liés à deux cultures, les jeunes sont souvent ballotés entre les efforts à fournir pour sauvegarder leur identité propre et ceux nécessaires à une insertion efficace.

Situation d'autant plus complexe que ces efforts s'inscrivent dans un projet de vie à long terme, pas toujours précis à leur âge : retourner au pays d'origine ? chercher à se fixer de façon définitive dans le pays d'emploi, tout en conservant leur spécificité culturelle ?

On les désigne souvent comme "les enfants de nulle part", "ni français, ni arabes", ce qui souligne bien les

---

* La Croix, 23.3.1983.

difficultés aussi bien des sociétés d'accueil que d'origine à reconnaître dans ces jeunes les traces de leurs propres empreintes.

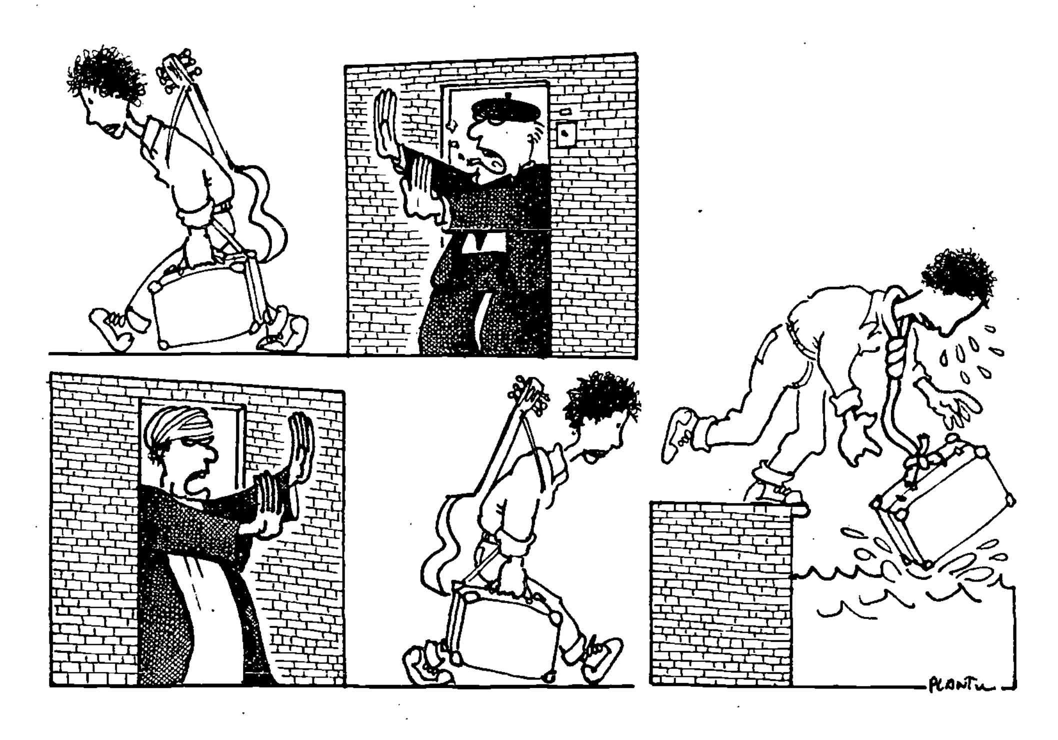
LE NOUVEL OBSERVATEUR, juin 1983

SOCIÉTÉ

Immigrés : les déracinés de la deuxième génération

« Ni français ni arabes », les enfants terribles de la Z.U.P. font peur. C'est qu'ils sont en colère. Pierre Blanchet a vécu une semaine avec eux

Allant jusqu'à être privés d'une identité officielle au point où la définition en termes nationaux - "Français", "Portugais", "Turc" - ne se recoupe plus avec leur vécu culturel, les jeunes se sentent souvent rejetés des deux sociétés auxquelles, à divers titres, ils cherchent à participer.



ANTONIO "Nous, les jeunes immigrés, on n'a plus de pays il faudrait qu'on s'en invente un!"

Leur vie encore courte, mais pleine de défis, les confronte à des décisions qui les engagent profondément, dans leurs tentatives pour combiner harmonieusement les multiples stimulants culturels reçus.

La maison, le lointain pays d'où viennent leurs parents, l'école, la cité où ils habitent, lancent chacun des messages qui font référence à autant de modèles de vie différents et antagonistes, allant de la tradition à la modernité.

Zahoua va vivre à Paris pour faire ses études. Elle raconte la difficile "négociation" qu'elle a menée avec son père, sous le regard compréhensif et craintif de la famille:

Après ça, j'ai cherché une chambre ; j'avais déjà trouvé une, en réalité. Parce que avec une amie, une amie du lycée, on avait déjà cherché ensemble ; on habite d'ailleurs ensemble. Par l'intermédiaire de sa mère, cette amie a trouvé un petit deux-pièces ;

(...)

Comme ça faisait un an que j'étais à la fac et que l'année dernière, le fait que je rentrais tard le soir... Un jour exprès, je suis rentrée très tard, plus tard que d'habitude. Parce que je me suis dit : «de toutes les façons, si tu rentres tous les soirs à une heure fixe, ils se diront qu'elle rentre et qu'il y a pas de problème...» D'où, il fallait leur faire croire que je pourrais peut-être... que je rentrerais pas. Je me suis aperçue, ce jour-là, que mon père était très affolé : il a rien dit quand je suis arrivée parce qu'il était soulagé, tellement content que je sois là. Tout ce qu'il a dit c'est que j'aurais pu prévenir quand même et puis c'est tout.

il faut le payer, c'est tout... Je leur (les parents) ai présenté, le moment arrivé, la chose comme ça : «Voilà... je vais avoir des cours très tard, comme il n'est pas question que je me ramène à des onze heures, minuit, voilà je vais habiter avec une amie à Paris ; c'est plus facile pour tout le monde...» Je suis allée voir mon frère, pas l'aîné, le deuxième –il habite à côté des parents et en ce moment-là, les relations étaient bonnes, les parents le considèrent comme... le modèle–, il m'a un peu aidée. Il est venu et il a dit à mon père : «Bon ! Maintenant, elle a trouvé quelque chose, on va aller voir tous ce que c'est... ; voilà, est-ce que vous allez la laisser ou est-ce que vous la laisserez pas habiter Paris ? Parce que si vous la laissez pas, c'est vous qui irez habiter Paris, il faut trouver une solution !» Mon père n'a rien dit. Puisque c'est comme ça !... Il a senti ça comme une obligation. Non seulement il a rien dit, mais il en parle absolument pas. Quand je rentre le week-end –je rentre tout le temps–, même pas : «Comment ça va ?» Parce que s'il me disait : «Comment ça va ?», ça veut dire qu'il a accepté. Pour lui, ça s'est passé comme ça, tout seul, comme indépendamment de lui, c'est tout. Il a accepté..., parce que c'est plus fort que lui ; et ça il le fait voir. Mais je ne lui demande pas plus (...). Ni pour ça, ni pour autre chose : je me débrouille très bien, je m'en tire toute seule : entre ma bourse –je l'ai cette année, la bourse algérienne, elle est conséquente (...) ; c'est la fortune cette année– et mon travail –je travaille toutes les vacances–, je demande pas un sou (...).

Les "enfants qui ne continuent pas les parents"...

Le père a choisi le silence.
C'est le silence de l'homme d'honneur, car tel veut être le père de Zahoua; un silence qui force le respect : le silence qui convient devant l'adversité. Au silence du père répond, pour ainsi dire, le silence de sa fille; mais par-delà la complicité qui les unit, c'est en réalité un véritable drame qui se noue entre eux.

Le silence

de Zahoua, marque de connivence par laquelle elle signifie qu'elle comprend et apprécie le silence de son père, trahit, bien sûr, une réaction de soulagement –«ouf ! Si mon père ne consent pas tout à fait (au fait d'habiter à Paris), s'il n'encourage pas (le fait de poursuivre des études), au moins ne s'y oppose-t-il pas !»–, mais plus fondamentalement, il exprime avec une nuance d'apitoiement la reconnaissance filiale qu'elle éprouve pour un père dont elle connaît les souffrances.

3.- Une tare ou une richesse ? De la négation à la valorisation

La double influence culturelle ne conduit pas uniquement à des difficultés; elle fait aussi surgir des éléments de nouveauté dont sont porteurs les jeunes d'origine étrangère, notamment l'aptitude à la médiation culturelle, base véritable d'éclosion d'une société multiculturelle.

Que l'on songe au cas de la France, par exemple, où les personnes de nationalité étrangère sont au nombre d'environ 3 millions et demi d'individus. Mais, en fait, on estime à 12-15 millions de personnes d'origine étrangère, étrangers ou naturalisés ou descendant d'étrangers arrivés depuis le milieu du XIXe siècle. Il s'agit dès lors de reconnaître une situation déjà largement inscrite dans les faits, sinon même dans les structures.

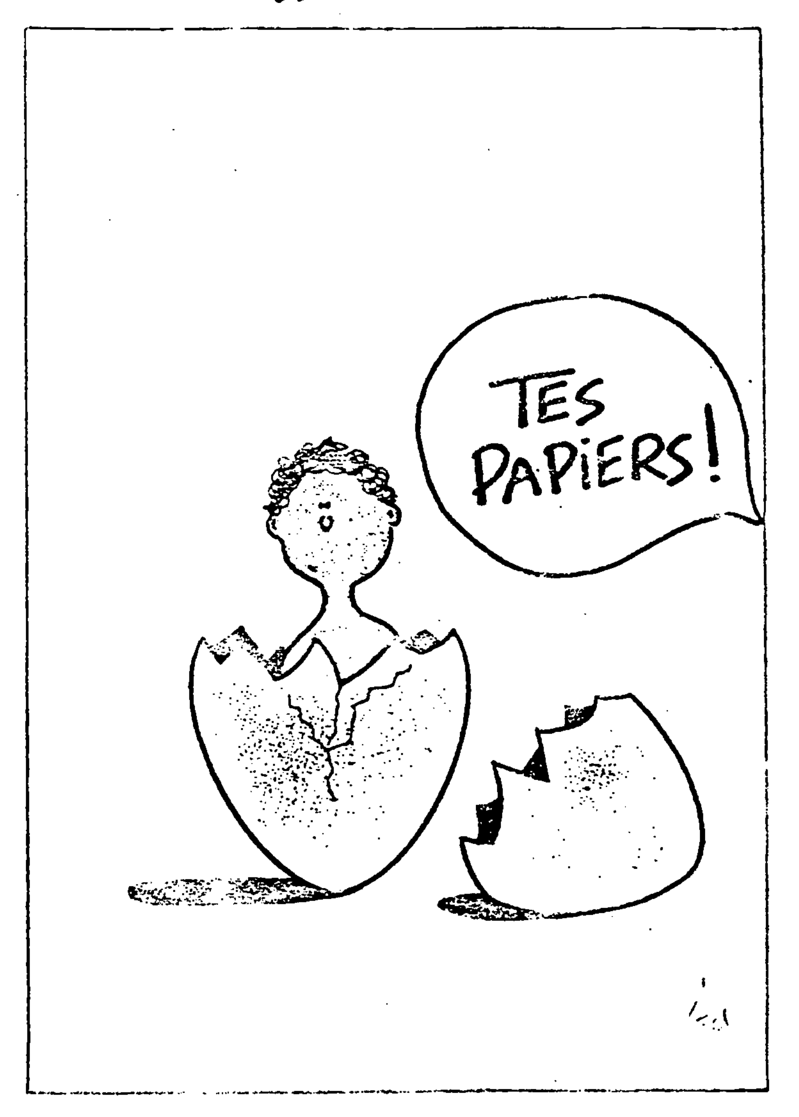
Cette originalité présentée par certains comme un handicap social, peut constituer en fait une richesse sur le plan social et culturel.

Or, la réalité nous indique que la majorité des jeunes d'origine étrangère assume son originalité à l'intérieur de ses projets de vie, modelés autour d'une volonté d'insertion dans la communauté d'emploi sans pour autant tolérer de trop brusques ruptures avec ses origines.

"Je suis Belge et Italien" :
333 jeunes Italiens ont été interrogés en Belgique sur leurs modes de vie :

12 % se perçoivent comme Belges
19 % se perçoivent comme Italiens, alors que
63 % déclarent faire référence à des modes de vie à la fois belges et italiens.

LE CRI DE DESSIN



Tenus à se définir en termes nationaux, "qu'es-tu ? Suisse ou Espagnol ?" par les deux sociétés, d'origine et d'emploi, les jeunes évitent un choix tranché qui leur serait défavorable et, en plus, non pertinent compte tenu de leur expérience de vie et se prononcent largement en faveur d'une option interculturelle :

> "Je suis Suisse et Espagnol !".
> "Cette biculture que nous avons toujours vécue comme une tare, nous nous sommes dit qu'il fallait la vivre comme une richesse."

En fait, tout individu construit son identité en s'identifiant, se différenciant et s'opposant à d'autres individus porteurs de cultures, d'opinions, de modes de vie différents. Pour cela, les jeunes d'origine étrangère refusent l'image misérabiliste d'eux-mêmes comme déchirés entre deux cultures et cherchent à exprimer de façon autonome leur originalité culturelle, tout en analysant leur propre situation sociale.

> "Les médias se font des 'scoops' sur la violence, en la couronnant de la rengaine 'le cul entre deux chaises', c'est pour cela qu'une coordination de jeunes s'est formée sur la région parisienne."
>
> (Tract de coordination jeunes de la région parisienne appellant à un festival de jeunes d'origine étrangère à Paris le 16 mai 1982).

De jeunes immigrés n'aiment pas l'image que l'on donne d'eux et de leur quartier près de Lille

LA CROIX, 16-10-1982



Aux Minguettes, dans les vestibules des H.l.m., de futurs jeunes délinquants essayent de tuer le temps.

PARIS MATCH, juin 1983

"Le retour au pays était loin de ma vie... mes problèmes sont ici et pas là-bas; mon pays c'est là où je dors, je mange, où je baise, où je fais tout ça. Pour te dire que par rapport au cul entre deux chaises, moi, je l'ai pas. Je sais ce que je veux, je sais où je vais et je sais où je suis assis...".

Un foisonnement d'activités, d'occasions de rencontre, de débats attestent de l'urgence de cette expression propre aux jeunes de la "deuxième génération".

Quelques exemples, parmi beaucoup d'autres :

« Peppe Cipolla » est un spectacle créé en 1976 par La Renaissance en collaboration avec l'association « Leonardo da Vinci ». Imaginé et joué par de jeunes Italiens de cette association, il parle essentiellement des problèmes propres aux enfants d'immigrés.



LA RENAISSANCE, mouvement de jeunes travailleurs belges et immigrés de Liège (Belgique).

« Peppe Cipolla, c'est un peu chacun de nous. Son père, comme le nôtre, est arrivé ici un peu après la guerre, parce qu'en Italie, il y avait trop de main-d'œuvre, et ici, pas assez. Quand nous sommes entrés à l'école, nous ne parlions pas le français. Nous étions fils d'ouvriers et de mineurs, et comme tous les fils d'ouvriers et de mineurs, nous sommes allés à l'école technique : devenir médecin, c'était pas pour nous. Là-bas, on devait nous apprendre un métier, en sortant, nous ne savions toujours rien. Peppe non plus, il ne savait rien. Quant il est entré à l'usine, il ne suivait pas les cadences et puis, il n'avait pas de qualification. Comme c'était la crise, on l'a licencié ».

THÉATRE

*
* *

Hajitkoum, Groupe Immigré d'Action Culturelle, est une association de jeunes immigrés, à caractère multiculturel, avec toutefois une dominante marocaine.

Une dizaine de jeunes a ressenti la nécessité de fonder cette "association" à partir :

- d'un besoin d'expression, manifesté à travers une pièce de théâtre qui raconterait leur histoire, celle de leurs parents, et qui parlerait de ce qu'ils vivent tous les jours, que ce soit dans la rue, à l'école ou dans la famille;

- d'un besoin de réflexion pour une meilleure compréhension des mécanismes de l'immigration, et d'une connaissance plus approfondie du pays d'origine, de son histoire et des rapprochements à faire avec l'immigration.

La pièce de théâtre, intitulée "Nous... l'immigration", devait jouer le rôle de catalyseur entre jeunes réunis autour de mêmes motivations, et apparaître dès le départ comme un révélateur des besoins en formation, une réflexion critique sur une situation propre, conjointement menée avec la conception même du spectacle. C'est ce processus qui a permis de jeter les fondements du travail collectif et d'en définir les principes directeurs."

Rock

Le 19 avril 80, « Rock Against Police » *organisait à Paris le premier concert gratuit* « des jeunes immigrés et prolétaires des banlieues », *devant quelque trois mille personnes. L'objectif des organisateurs était de révéler l'existence, dans les banlieues ouvrières, de centaines de groupes de rock, composés de jeunes de toutes nationalités. Des groupes variables, souvent éphémères, issus des cités et des bandes qui s'y forment. Esthétiquement médiocres, mais imprégnés d'une conscience aiguë de la vie au quotidien. D'où la violence de leur musique.*

Depuis, des dizaines de concerts analogues ont eu lieu avec plus ou moins de succès en banlieue parisienne et lyonnaise, à Marseille et même à Genève. L'idée d'une coordination inter-banlieues au niveau national a commencé à faire son chemin à partir d'une prise en charge de leur avenir par les jeunes immigrés eux-mêmes.

Saint-Dizier (France),
est une ville industrielle dans une région à vocation agricole. La ville comprend deux parties : la vieille ville et le Vert-Bois, un nouveau quartier constitué de bâtiments HLM, où sont logés les nouveaux arrivants attirés depuis 1950 par les possibilités d'emploi.

Parmi ces nouveaux arrivés se trouve une importante proportion d'immigrés de différents pays. Les plus nombreux sont les Algériens, puis les Italiens , les Turcs, les Tunisiens, les Marocains, les Portugais, les Espagnols et les Polonais. Quelques asiatiques viennent d'arriver. "La plupart des familles immigrées sont regroupées par l'O.P.H.L.M. dans les mêmes bâtiments où les conditions de vie se dégradent constamment (propreté, boîtes aux lettres démolies, etc...) alors

que chaque locataire paie 30 FF de nettoyage par mois. Beaucoup de Français refusent d'habiter ces bâtiments.

Evidemment, ce sont les jeunes immigrés qui sont accusés de ces dégâts, de vols et autres méfaits. Au Vert-Bois, certains d'entre eux ont décidé de réagir et de mettre au point un projet positif.

LE PROJET

Le but de ce projet est d'occuper les jeunes, de créer des activités pour supprimer des accusations accumulées contre eux.

La plus grande difficulté de ces jeunes immigrés de la deuxième génération est de trouver une place dans la société. Les étrangers ont encore plus de mal que les Français à trouver du travail à cause de la mauvaise réputation qui leur est faite.

Leur but est donc de créer par eux-mêmes des emplois puisqu'ils ne trouvent aucune aide de la société : ni des H.L.M., ni de la municipalité (le maire étant d'ailleurs président de l'O.P.H.L.M.).

Avec difficulté, ils ont obtenu des H.L.M. un logement dans le bâtiment le plus détérioré. Ils ont dû s'engager à payer le chauffage bien que tous soient scolarisés ou chômeurs donc sans ressources. Ce logement leur sert de lieu de rencontre, de salle de jeux et d'atelier.

Mais le projet va plus loin et vise à créer des activités plus ou moins rémunératrices. La première est de faire des petites réparations et dépannages

chez des particuliers faisant appel à eux (fuites d'eau, électricité, etc...). Il faudrait monter un petit atelier pour cela.

La deuxième activité est de créer un petit élevage de poules pour approvisionner les familles musulmanes qui ne mangent pas les poulets du commerce non égorgés selon les règles musulmanes.

Mais faute d'argent, ces projets n'ont pas encore pu démarrer.

Après l'enthousiasme du départ, beaucoup de problèmes sont survenus mais l'association fonctionne toujours et comporte des membres solides : immigrés et français réunis pour vaincre les difficultés.

4.- Droit à la différence et égalité des chances

Reconnaître la spécificité culturelle des jeunes d'origine étrangère, c'est-à-dire le rôle d'acteur social qui leur revient, ne doit en rien minimiser l'urgence de la mise en place de mécanismes susceptibles de réaliser l'égalisation des chances vis-à-vis des nationaux sur d'autres plans (socio-économique, juridique, etc...).

Etre "comme les autres" sur les plans économique, social et juridique est une condition absolument nécessaire à l'épanouissement de l'originalité culturelle des jeunes issus de la migration.

C'est d'ailleurs dans le cadre de mesures visant cette égalisation des chances que la spécificité culturelle des jeunes issus de la migration pourrait être mise à contribution. Directement intéressés, les jeunes cherchent eux-mêmes des voies, tantôt individuelles, tantôt de groupe pour comprendre

leur situation et essayer de "s'en sortir", mettant ainsi en valeur leur appartenance à deux cultures. Ils cherchent à harmoniser les spécificités culturelles de leur mode de vie avec l'objectif instrumental de l'insertion professionnelle; ils s'organisent pour transposer leur projet au-delà d'eux-mêmes sur la communauté pour laquelle ils sentent les plus profondes attaches.

les hamburgers de l'espoir

Ils forment une tache de couleur vive sur fond de banlieue triste. Ils défient les amateurs d'histoires pleurnichardes. On les disait perdants: ils veulent gagner. Ce sont eux, enfants d'immigrés nés dans des cités de transit qui ont mis Argenteuil, une ville de la région parisienne située dans le Val d'Oise, à l'heure du fast-food. Le 9 décembre 1981, le California Burg ouvrait ses portes au centre commercial de la rue Paul Vaillant Couturier. En sous-sol, face à une pizzeria. Sous un café. A l'heure du steack-frites-demi, ces jeunes aux cheveux sombres proposent des hamburgers-milk shake, et des sodas: du sucre, pas d'alcool.

Douceur sans violence. Ils sont soixante derrière l'enseigne. Soixante « actionnaires » d'une vingtaine d'années qui ont chacun versé environ dix mille francs pour monter le restaurant. Une douzaine d'entre eux le font tourner chaque jour.

Grandis ensemble sur les trottoirs d'une cité bétonnée comme les autres, ils ont tiré les leçons de ce qu'ils voyaient quotidiennement. Rejetés, condamnés à l'engrenage de la délinquance maintes fois décrit par les sociologues s'ils l'avaient laissé jouer, ils ont bien compris qu'ils devaient eux-mêmes se mettre le pied à l'étrier. C'est Nourédine qui, le premier, a senti le vent venir.

Nourédine, c'est le plus vieux. Solide sur ses deux jambes, il a la sagesse d'une trentaine d'années qui en ont beaucoup vu. La cité de transit de Nanterre d'abord, où il a vécu, tout droit venu d'Alger avec ses parents: 40 m² pour douze. Et puis une H.L.M. à Bezons, près d'Argenteuil. C'est là que Nourédine a rencontré les autres: Saad, Karima, Saïd, Aziz, Christophe. C'est là qu'il a grandi, comme les autres. En traînant dans les couloirs malodorants des immeubles froids. Et chapardant à l'occasion. En fumottant. En « *mettant,* comme il dit, *le bordel à la fin du bal le samedi soir* ».

Mais il passe aussi plusieurs C.A.P. Il fait un tour dans la menuiserie, la serrurerie, les assurances. Devient à l'occasion fraiseur, puis archiviste. Instable ? Non, voyageur indépendant. Depuis le début, il a refusé *« d'être dirigé par un patron qui vous fait balayer la boutique »* : sa vision de l'apprentissage.

Bref, Nourédine décide un jour de consacrer son énergie à ceux qui, comme lui, s'enlisent peu à peu dans la boue des banlieues. Mais pour passer le diplôme d'éducateur, il faut le bac. Qu'à cela ne tienne, il le passe en candidat libre. Et lâche un bon salaire pour les 1 500 F mensuels (à l'époque) d'un élève moniteur éducateur.

En arrivant comme animateur au club de prévention des Brigadières, à Bezons, près d'Argenteuil, Nourédine a un objectif: permettre aux jeunes de sortir de ce cadre quotidien terne et amer pour voir du pays. S'arracher à la routine et au petit vandalisme de désœuvrement qui n'a même plus valeur de révolte. Première nique au passé : le baby foot. Une victime symbole. *« Je l'ai cassé à coups de hache »* dit calmement Nourédine. *« Je ne voulais pas qu'ils fassent tous comme moi autrefois: jeter son cartable et s'y ruer en oubliant de faire ses devoirs ».*



Bondy-Scoop: Une coopérative multiculturelle







En 1980, Belkassem, l'animateur d'une cité à Bondy (Lattre de Tassigny) décide de créer une coopérative avec des jeunes maghrébins de la cité et des ouvriers de Montreuil au chômage. A Bondy, comme à Montreuil, c'est l'enthousiasme. L'association « Accueil et Promotion » *où travaille l'animateur décroche une subvention de 20.000 francs. Le projet : une réinsertion sociale à travers la création d'une coopérative en bâtiment. C'est, pour les jeunes de Bondy, la possibilité d'apprendre un métier tout en participant pleinement à un projet collectif. En deux ans, l'histoire de la coopértive a été mouvementée mais aujourd'hui, elle a les reins* « plus solides » *et elle ouvrira prochainement un magasin Hi-Fi à Bondy. Espace multiculturel, lieu de convergence des destins les plus divers, la coopérative de Bondy, c'est la rencontre d'un projet à vocation sociale et... de l'entreprise.*

DES JEUNES PRENNENT L'INITIATIVE

Cité du Bois l'Abbé -
Paysage de béton dans le Val de Marne -
Octobre 1981.

Une soirée comme les autres, c'est-à-dire monotone, angoissante, comme tous les jours, comme tous les soirs.

Arrêt d'autobus - endroit pour s'abriter "arrêt de l'angoisse" - le seul lieu où l'on peut se rencontrer sans gêner personne. On s'y retrouve pour discuter, passer le temps à rien faire.

Ce soir là, quelques gars de la bande se disent :
- plus ça va, moins ça va - il n'y a rien dans ce bled - il n'y a jamais rien, et si on n'agit pas il n'y aura jamais rien.

De discussions en discussions, nous en sommes arrivés à parler de la vie des cités et précisément des problèmes des immigrés résidant en France.

Nous nous sommes revus le lendemain pour reprendre le même sujet et petit à petit, ce petit groupe s'est retrouvé de plus en plus nombreux et de plus en plus motivé.

C'est à partir de là, que nous avons ressenti la nécessité de créer quelque chose par nous-même pour nous et pour tous les autres.

Des idées.......... un atelier de mécanique........ une ferme.......... un centre de vacances..........

En tant que jeunes à majorité immigrée ce qui nous manque le plus, c'est un endroit d'où on ne soit pas rejeté.

Un projet a pris naissance.

Pourquoi pas nous ?

Différents pays étrangers diffusent leurs traditions, leur culture à travers un Centre Culturel en France. Il y a trois pays proches de nous : la Tunisie, l'Algérie, le Maroc qui n'en possèdent pas. Pourquoi ?

Nous, un groupe de jeunes maghrébins et français y avons pensé. Nous sommes partis à sa recherche et nous ne l'avons pas trouvé. Il est donc né dans notre tête, il a pris forme et nous allons le présenter tel que nous l'imaginons.

Nous voulons créer un Centre Culturel et Social pour les immigrés et en particulier pour la Communauté maghrébine...

Ils ont pour cela mobilisé toutes leurs ressources, fait appel à l'Université pour qu'elle leur fournisse la formation nécessaire à réaliser leur entreprise.

Les jeunes d'origine étrangère sont souvent prêts à assumer en entier, par delà les conflits, la médiation entre communauté immigrée et société "d'accueil", à condition toutefois d'être reconnus à part entière comme des interlocuteurs privilégiés, de véritables acteurs d'une intégration réellement interculturelle.

"Ce qu'on veut, nous, c'est se faire entendre, être pris au sérieux... Aucun moyen. Sauf le grand cirque..."

CHEZ LES JEUNES IMMIGRÉS DE NANTERRE

« Gutenberg » à bout de nerfs

Les jeunes de la cité de transit Gutenberg, à Nanterre (Hauts-de-Seine), réunis en association depuis février 1982, ont cru, quelques mois, au « changement ». Malgré le meurtre, le 23 octobre, par un Français, de l'un des leurs, Abdenbi Guemiah, ils acceptaient de contenir la violence des plus virulents d'entre eux, allant jusqu'à protéger la maison du meurtrier de leur ami. Ils engageaient des discussions officielles à la préfecture sur l'« insertion socio-éducative et culturelle des familles de la cité dans un logement définitif »*, et cela dans un délai de douze à dix-huit mois.*

Le ton, il y a six jours, a changé : samedi dernier, tôt le matin, les jeunes d'origine maghrébine de Gutenberg ont saccagé leur propres locaux. Tâche relativement facile : les cloisons, faites d'un mauvais matériau aggloméré, n'ont guère résisté à quelques coups de couteau. Les cadres des fenêtres, en contre-plaqué, ont vite volé en éclats. « Nous, comité des résidents de la cité Gutenberg, écrivaient-ils dans un tract le jour même, nous avons décidé de ne plus être les animateurs de la misère. »

« Si ça explose... »

La scolarisation des plus jeunes, l'alphabétisation des plus âgés, les sports d'hiver à Chamonix, dont témoignent, au milieu des gravats, une trentaine de bonnes et solides paires de chaussures, leur auraient fait oublier l'essentiel, à leurs yeux : le relogement. Point de « volonté politique » *en ce domaine, estiment-ils, ni à la préfecture ni à la mairie : sept familles seulement ont été relogées,* « autant dire rien ». *Leur action* « aurait servi d'alibi » *et eux-mêmes* « d'éducateurs à la gomme, de petits bouffons ». *Un rôle qu'ils ne veulent plus jouer.*

LE MONDE, 3-2-1983

"Nous sommes plus riches que nos parents parce que nous sommes traversés par deux cultures..."
(Leila, Sans Frontière, 4 juin 1982)

Les jeunes issus de la migration peuvent, en vertu de leur double appartenance, jouer un rôle de médiation entre leur communauté immigrée et les deux sociétés, d'emploi et d'origine, dont ils sont conjointement le produit.
Des mesures pratiques dans ce sens devraient être prises, qui en valorisant leur propre apport et leur propre rôle, puissent permettre aux jeunes d'origine étrangère d'affirmer les potentialités de leur situation, plutôt que d'en vivre uniquement les difficultés.

Aux stagiaires

Ce que vous venez de lire a certainement suscité en vous des réactions, éveillé des souvenirs de votre expérience personnelle, ou d'expériences qui auraient été vécues dans votre entourage... Il vous est dès lors suggéré de compléter, diversifier, enrichir en somme ces pages du dossier, en racontant ici vos propres expériences :